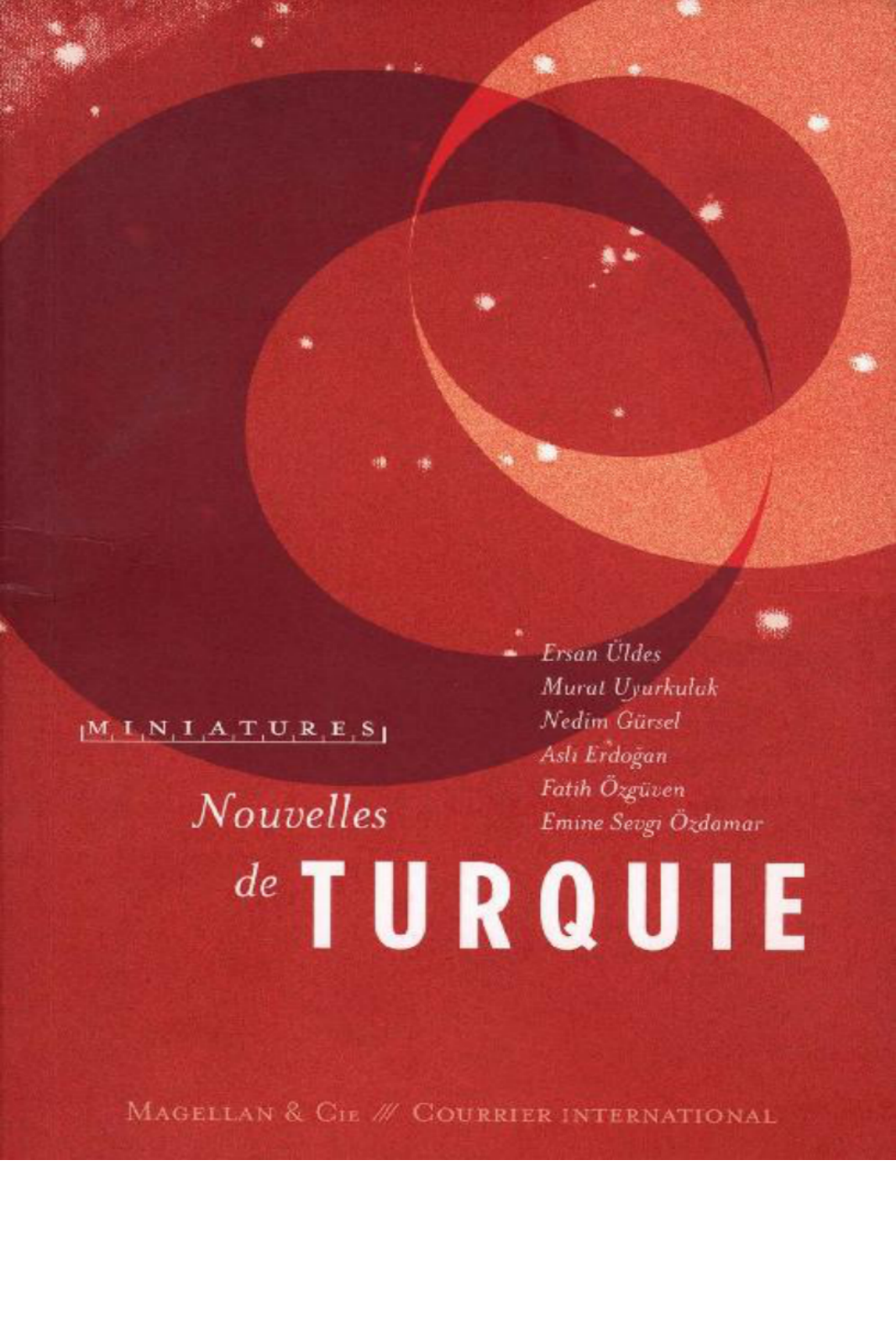


Nouvelles de Turquie

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background is a deep red with a fine, grainy texture. Scattered across the upper half are numerous small, bright white stars of varying sizes. Overlaid on this are three large, overlapping circles. The leftmost circle is a dark, almost black, reddish-brown. The other two circles are a lighter, more vibrant red. They overlap in a way that creates a complex, organic shape in the center. The overall effect is reminiscent of a celestial or cosmic theme.

| M I N I A T U R E S |

Nouvelles

de **TURQUIE**

Ersan Üldes

Murat Uyarıkulak

Nedim Gürsel

Aslı Erdoğan

Fatih Özgüven

Emine Sevgi Özdamar

MAGELLAN & Cie /// COURRIER INTERNATIONAL

Avant-propos

La production littéraire turque contemporaine est telle que le choix de cinq nouvelles à présenter au lecteur français ne pouvait se faire sans une part revendiquée de subjectivité. Il s'agissait de rendre hommage à des auteurs déjà lus et considérés en France, et ce faisant d'en présenter d'autres, moins connus, mais tout aussi importants aux yeux du lectorat turc. Au-delà des noms, il fallait aussi rendre compte de la diversité des genres, des thèmes, des voies.

La littérature turque et avant elle la littérature ottomane ont longtemps souffert en Europe de la mode des turqueries puis du filtre orientaliste. Pendant des décennies, ne nous sont parvenus que les textes qui nous parlaient d'un Orient familier, celui des parfums, des soies et des turbans. Ceux-ci n'ont pas disparu de la production littéraire contemporaine, de même que la poésie continue d'y tenir une place importante, comme en attestent certains des textes présentés ici. Pourtant, c'est une autre littérature qui nous arrive, plus proche dans sa forme parce qu'influencée par la prose occidentale, mais plus étrange aussi parce qu'inscrite dans un contexte politique qui se cache, qui se terre et affleure à chaque ligne. On y voit sourdre la contestation ; celle-ci s'inscrit dans le verbe, avec discrétion, plus évoquée que hurlée, à la fois poétique et romanesque. D'où le succès qu'elle rencontre un peu partout dans le monde. Bien sûr de nombreux grands noms manquent à ce recueil, des classiques comme Nâzim Hikmet (1902-1963) ou Ahmet Hamdi Tampınar (1901-1962), des contemporains comme Orhan Pamuk ou Eli Shafak. Mais ceux qui y sont présentés nous semblent représentatifs de la création littéraire en cours. Ersan Üldes, Murat Uyrkulak, Nedim Gürsel, Aslı Erdoğan, Fatih Özgüven et Emine Sevgi Özdamar sont une introduction à l'immense littérature de la Turquie, carrefour des traditions, trait d'union entre des avènements qui se rêvent à la fois communs et singuliers.

Murat Uyurkulak est né en 1972 à Aydin. Exclu de l'université, il exerce les multiples métiers de serveur, technicien, traducteur, journaliste et éditeur. Son premier roman *Tol*, publié en Turquie en 2002, a très vite été acclamé par la critique qui a vu en lui une nouvelle voix de la littérature turque contemporaine. « Avec *Tol*, Murat Uyurkulak suit le chemin de la vengeance à laquelle mènent des vies brisées, des vies bannies ; il donne un aperçu non-officiel de l'histoire non-officielle de la Turquie. » (Selah Kemaloğlu, *Yeni Şafak*, 13 Octobre 2002)

Adapté au théâtre, *Tol* a connu un second succès. Déjà traduit en allemand, il le sera bientôt en français, publié par Galaade Éditions. Quant à son deuxième roman *Har*, il a été publié en Turquie par les Éditions Métis (2006).

La nouvelle *Le Derviche* a été écrite à quatre mains avec Ersan Üldes, romancier né en 1973 à Manisa. Après avoir étudié contre son gré, et exercé des métiers qu'il détestait, il publie en 1999 un premier roman qui sera primé. Son deuxième roman paraît en 2004, et le troisième, *Doctrine de la faiblesse*, en 2007.

LE DERVICHE

« Lève-toi, derviche, murmura-t-il, il est temps que tu partes. »

Cette voix inconnue retentit à mes oreilles rouillées, assoupies depuis trois siècles.

« Lève-toi, Maître, dit-elle, nous sommes au moment précis de l'histoire dont tu seras l'acteur, nous en sommes sûrs, pardonne-nous... »

J'entrouvris les yeux. De ma chemise ouverte sur ma poitrine me parvint l'odeur de moisi, et je réalisai que mes poils s'étaient agglutinés au tissu comme de petits vers blancs. Après cette découverte, je tournai les yeux vers le propriétaire de la voix, c'était un beau garçon. Je l'embrassai sur les lèvres, le bout de sa langue toucha la mienne, je le mordis, je crois, l'odeur de chanci fit place à un parfum de sang. Le garçon ferma les yeux dans un râle, et, tout en tétant le bout de ma lèvre inférieure, saisit ma main en s'allongeant. « Au revoir, monsieur », dit-il, et de ses cils je vis poindre une vapeur humide.

Ils m'ont lavé. Ils ont pris ma pourriture, ma tumeur et mon fardeau. Ont apaisé mon ardeur trop vive ; m'ont revêtu de vêtements étranges pour m'amener au supérieur du couvent. J'embrassai sa main, elle était sans odeur. Mais il avait oublié de se laver les pieds. « Te vois-tu tel que tu es ? », questionna-t-il. Ses yeux roulaient à toute allure. Je n'avais pas encore acquis suffisamment d'aisance pour m'exprimer, trouver ma route ou assumer un désir. « Comment pourrais-je me voir, mon sheik, c'est vous que je regarde », ai-je réussi à dire. Manifestement ses dents étaient toutes neuves, parvenues à un état de blancheur que des milliers de cure-dents n'eussent pu obtenir et, tout en s'efforçant de les dissimuler, il lâcha un « Peh ». Était-ce une abréviation ou bien un chiffre ? C'était un supérieur religieux à coup sûr, ses mules de lapin mises à part, ses vêtements étaient au grand complet. Il parlait du nez ; tout en parlant, il engloutissait des noisettes et des pistaches, et pour cette raison peut-être ne parvenait jamais à la fin de sa phrase. Quelle que soit l'importance de ses conseils, il passait en trombe à l'autre sujet. Un sheik dont la tête s'embrouillait de méchante manière, qui semblait avoir un besoin pressant de réflexion, perdait en un tournemain sa volonté de persuasion.

J'espérais tracer ma propre route, inspirée par l'oracle tapageur produit par l'organisme du sheik, ses muscles, ses os, sa morve et ses idées.

« Sors, m'intima-t-il en conclusion, sors et va vers la mer. »

L'entreprise et le trajet étaient clairs. Ils m'ont posé devant la porte non pas comme un combattant soigneusement préparé et expédié avec moult prières, mais comme un illuminé cherchant à troubler la sérénité du monde.

À la porte du couvent des derviches mevlevi^[1], une échoppe inondée de lumière m'accueillit. Toutes sortes d'instruments étaient accrochés dans la vitrine, bien qu'il n'y eût alentour ni joueur de saz ni chanteuse. Parmi les volumineuses guitares, les violes noires, les tambourins vernis, un saz à long manche, au corps de femme, attira mon attention. Ce devait être l'instrument appelé cithare par les Européens, et une bouffée de peur m'envahit ; pendant que je dormais, les Européens avaient-ils pu s'emparer de la ville d'Istanbul ? Ces mules de lapin affichées comme le péché aux pieds du supérieur pouvaient-elles être un cadeau artificieux de magie noire offert par les Européens pour que se tienne tranquille le couvent des Mevlevi, pour que l'esprit de bravoure n'inspire pas les jeunes guerriers ?

Je saisis le bras du premier passant et m'empressai de le questionner : « Qui règne dans le palais, qui se trouve actuellement sur le trône ? »

« C'était Atatürk, mais il est mort », répondit-il médusé.

Dès que j'entendis le nom d'Atatürk, je fus submergé par une frayeur bien pire. Malheur de malheur, ce n'étaient pas les Européens, c'étaient les Turcs qui avaient conquis Istanbul. Les Turcs, cette troupe barbare vivant dans les déserts où l'oiseau ne vole pas, où la caravane ne passe pas, dans des villages en ruine bien loin d'Istanbul, des taudis, et même dans des cavernes. Je m'efforçai de contenir ma respiration, d'apaiser les battements de mon cœur. Après tout, le supérieur m'avait confié une mission. Je devais me rendre à la mer, la peur ne devait pas perturber mon esprit, ni l'inquiétude enchaîner mes pas.

Je mis le cap sur le bas de la ville ; parce que la mer qui incarne la grâce se trouve toujours en bas, même si j'ai offensé Atatürk, c'est toujours vers elle qu'on se dirige lorsqu'on descend des collines... Je suivis la pente d'un pas lourd ; dans mon esprit la cithare, dans mon dos le vêtement usé, et la voix du sheik toujours dans mes oreilles... Les rues étaient pleines d'enfants. Poussant des cris dénués de sens, ils se démenaient ensemble avec des bonds étranges. Leur tête était complètement ronde et ils couraient après une pierre aussi ronde que leur tête. Je m'arrêtai pour les observer avec curiosité. J'avais déjà failli devenir fou face à l'œuvre du sultan appelé Atatürk, je fus tellement abasourdi par leurs têtes si rondes et si semblables, identiques à deux gouttes d'eau, qu'en reprenant mes esprits, je vis la pierre ronde qu'ils poursuivaient arriver sur moi à toute vitesse. Il n'y avait rien à faire, sinon la toucher. La pierre – d'une extrême douceur, à ma grande stupéfaction – roula entre les jambes d'un gamin à la chemise jaune, planté entre deux piliers d'un petit

trône, et d'une seule voix dans des hurlements d'allégresse, les autres se mirent à frapper les mains les unes contre les autres. « Gool ! » Ils se ruèrent sur moi dans un hurlement insensé, me hissèrent sur leurs épaules et me promenèrent un bout de temps en chaise à porteurs. De retour à terre, j'étais épuisé autant qu'un esclave ayant dilapidé toute son énergie en vain.

J'avais à peine fait quelques pas qu'une bande de chats dodus mais crasseux me coupa la route. Comme il s'agissait à l'évidence de chats de gouttière, tant d'embonpoint m'étonna. Ils devaient trouver du pain en suffisance chez les gens, et les restes devaient suffire à les engraisser. Les restes, sans doute les dépouilles récoltées par le sultan dans ses conquêtes et entreposées hors du palais. Le Créateur s'était révélé dans chaque atome de l'univers, de ce fait il nous fallait aimer chaque créature, c'est ce que nous avions appris. Cependant, cette nation de chats capable à la fois d'insolence et de harcèlement suscitait mon effroi depuis l'éternité. Qu'ils se baladent comme des ivrognes dans toutes les ailes du couvent ou bien qu'ils dorment nonchalamment, jamais je ne pus m'approcher d'eux. Je ne pouvais en expliquer la cause à mes compagnons de route, qui observaient mon comportement avec un air de reproche. À eux, je ne pouvais raconter que les chats me rappelaient les femmes, qu'en me rappelant les femmes un tressaillement bizarre se produisait en moi, que dans l'ardeur de mon corps frémissant, un séduisant tumulte naissait. Dans le secret de mon âme, je croyais la chose suivante, moi : bien que le Créateur se soit incarné dans l'univers, le diable avait trouvé une occasion pour se faufiler subrepticement lors de la création à l'intérieur à la fois et des chats et des femmes. C'est pourquoi on ne pouvait faire confiance ni aux femmes ni aux chats.

Je poursuivis mon voyage en passant le plus loin possible de la bande de chats. Le dicton « Souviens-toi du chat, prépare-toi à la femme » ne tarda pas à se vérifier. Les yeux de biche, la taille gracieuse, deux dames vêtues de façon incroyablement légère surgirent devant moi sans crier gare. Baissant aussitôt la tête, je m'efforçai de fuir le péché, mais mes yeux se refusaient à plonger vers mes babouches, ma tête ne s'inclinait pas. Avec un sentiment de désespoir et de souillure, je plantai mon regard sur ces femmes qui me croisaient en répandant d'agréables parfums et de gazouillants babillages. Au secours, quelle beauté, quelle blancheur, quelle extravagance ! De véritables roses s'épanouissaient là où leur long cou allait rejoindre de délicates épaules, et une étoffe grande comme la paume de la main recouvrait avec peine le bas des épaules, laissant les seins à demi-dénudés. La fourchette où se fondaient les seins nivéens me fit gémir et devint un puits aveugle qui allait m'engloutir. Ma tête tournait, mon corps frissonnait, une curieuse chaleur envahissait mon pubis. Quand, baissant les yeux, je me regardai, je vis que mon membre s'était dressé comme s'il m'invitait dans une direction inéluctable. Soudain, une ombre claire fondit sur moi à point nommé pour me rappeler le péché que je commettais. Je détachai les yeux de mon sexe, redressai la tête, et compris que j'étais arrivé à la tour de Galata.

Là-bas une foule immense vint à ma rencontre.

Dans les mains de volumineux firmans, dans le regard des pistolets visant les assaillants, ils invoquaient avec affliction le nom du padichah qui avait goûté au sorbet de la mort. En première ligne se trouvait un groupe de cinq à dix personnes respectables, dont les registres auraient indiqué l'âge de la retraite, que je supposai être les gardes en raison de leurs costumes identiques. Leur tête à eux aussi était ronde, comme celle des enfants courant après la pierre. Du fond de moi jaillit un colossal «*Machallah*^[2] ! » Grâce à des procédés de géométrie et d'algèbre tout simples, je tâchai de supposer en quelle année le padichah dont ils pleuraient le nom était monté sur le trône : en se basant sur un âge moyen de sept à huit ans pour les enfants, de soixante-dix à quatre-vingts ans pour le groupe respectable de l'avant-garde, et sur le fait que les deux générations avaient la tête ronde, par une addition ronde, on pouvait alléguer que cet ordre tranquille, où les bonnes gens trouvaient du pain en suffisance, où les chats pouvaient se faire engraisser, les seins se dénuder, où les sheiks chaussés de mules de lapin pouvaient ingurgiter noisettes et pistaches, que cet ordre-là devait être l'œuvre d'un sultan ayant exercé la souveraineté pendant une période cosmique d'au moins quatre-vingts ans. Le type de lois, de règlements, piqua ma curiosité plus que de raison. Cependant, comme j'échouais à lire les firmans ondulant dans la foule, à lire et à apprendre par cœur ce que je lisais, alors que, averti d'algèbre, de géométrie et même d'astronomie, ayant tâté de la plume, je me considérais en bonne partie comme un savant, je sentis s'abattre sur moi le grand voile de la honte.

Mais juste après, mes yeux cillèrent ; derrière moi se trouvaient des adolescents fringants, des femmes comme des amandes, ils portaient un drapeau écarlate, gigantesque. Le drapeau n'en finissait pas, on n'en pouvait voir le bout. Je n'avais jamais rien vu de tel même dans les unités d'assaillants de Aliye i Osmaniye^[3], victorieuse sur trois continents, parvenues jadis aux portes de Vienne. Si l'Ottoman, après avoir vaincu les grandes puissances, mis à genoux plus d'un empereur, avait ajouté à ses propres terres des hectares de terres et conquis les places fortes soi-disant invincibles, c'était en conduisant avec un tout petit drapeau ; cette foule qui brandissait un étendard immense, démesuré, je me demandais bien à quelle grande victoire, à quel miraculeux triomphe elle pouvait bien courir.

Je suivis la foule qui encerclait la tour puis s'en allait grossir en bas de la pente. Car subitement s'était levé en moi un violent désir de trouver l'extrémité du drapeau. Néanmoins, j'avais ma mission, personne ne pourrait m'en détourner. Si mon sheik voyait que j'avais changé de trajet, que dirait-il ? En vérité, quel que soit le moment de ma faute, j'espérais l'assistance de mon sheik, comme s'il eût été là à m'entendre, et à cette pensée, je me frayais incontinent un passage vers un autre univers. « Mon sheik, suppliais-je en moi-même, à quoi rime une telle mission, tu peux me le dire ? » La voix de

mon supérieur se mit à résonner dans ma tête. « Marche, mon disciple, va vers la mer, la félicité ne se trouve pas dans les seins, mais dans la vaste mer ! » Mon sheik s'incarnait dans le monde des idées, et désormais ne parlait plus du nez. Sa voix, d'un accent plus divin, sublime et prophétique, enveloppait et étreignait mon corps. Je me rappelai Baltaci qui avait failli à son devoir pour une paire de seins, et aussi plus d'un pacha corrompu^[4].

Depuis des heures, je n'avais pas avalé une bouchée. Dès que je ne pus plus réprimer les borborygmes de mes entrailles, je me jetai sur le premier magasin venu. Mon sheik m'avait tourmenté l'âme, il pouvait bien m'accorder quelques noisettes et pistaches. Le commerçant d'un âge mûr refusa ma monnaie. Et puis, pile sur le pas de la porte, il m'arrêta, prit la monnaie dans ma main, et se mit à mordre avec appétit. Le nouvel ordre était beau et plaisant, mais ce manque de confiance était de mauvais augure. Il sortait de sa bouche la monnaie rendue étincelante, l'escamotait dans sa poche et, les yeux mi-clos, ricanait hideusement. Puis il remplit mes poches de noisettes, de pistaches, et me fit débarrasser le plancher.

Fidèle aux règles de conduite des derviches en ingérant une pistache tous les trois pas, une noisette tous les cinq pas, je descendis la pente. Les boutiques d'instruments de musique avaient cédé la place à d'excitants magasins de tableaux. Mais, sur les comptoirs, les dessins à l'intérieur des cadres bougeaient sans cesse et, moi, je peinais à les suivre. Toutes sortes de gens, toutes sortes de lieux encadrés par ces montures inusuelles, allaient et partaient en trombe. Une troupe barbue en fureur brûlait le dessin d'un homme aux yeux fins et rapprochés, et un drapeau étoilé. Je regardai se consumer lentement dans les flammes ces yeux sans cil, qui me rappelaient le premier supérieur de mon couvent, abhorré parce qu'il répétait à tout bout de champ : « Soit tu es du côté du Créateur, soit tu es un infidèle ! » Je vis, sous une tour en fer allongée, un homme court sur pattes qui ricanait comme un usurier retors, et qui avait saisi la main d'une femme franchement élancée. Pendant qu'ils attendaient, l'homme et la femme agitèrent la main en se tournant vers la foule qui les contemplait. Comme la foule poussait des acclamations insolites, l'homme courtaud se hissa sur la pointe des pieds et posa un baiser sur les lèvres de la femme. J'étais déjà écoeuré de honte, écrasé par l'affliction. Qu'était devenu le monde ? L'ovation croissante de la masse faillit me rendre fou. Une partie du peuple brûlait les images, les considérant comme affaires de mécréants, comment l'autre partie pouvait-elle applaudir à tout rompre à un péché commis en public ?

Il me fallait chasser de mon esprit ces questions qui troublent l'âme. Je m'approchai d'un jeune artisan en train de balayer le pas de sa porte et l'interrogeai, en lui montrant l'agitation alentour :

« Hé, mon frère, comment ces images peuvent-elles bien être en mouvement ? »

Le commerçant leva la tête de son balai et me scruta de la tête aux pieds.

« Tu viens du théâtre ? » fut sa seule réponse.

Sans me laisser le temps de mentionner le nom du couvent dont j'étais le disciple, « Entre ! » me dit-il en se glissant dans l'échoppe, « ton plasma est prêt ». Je le suivis. À l'intérieur, il y avait encore plus de cadres et de peintures en mouvement. Dans l'un d'eux, on voyait un homme fatigué, la tête ronde et la moustache en amandes ; à son côté un homme aux lunettes brisées, au visage honnête, et ils s'étaient pris d'une affection chaleureuse. Les paroles de celui aux lunettes fracassées me rappelaient la langue des marins espagnols, néanmoins je ne comprenais rien à leurs propos. Quand le moustachu en amande prit la parole, je fus très attentif, parce que la langue utilisée s'était passablement détériorée. Dans le discours de l'homme à la voix aigrette, je perçus les mots « civilisation, pont et alliance ». Très lentement, puis de mieux en mieux, j'arrivais à comprendre, quand le commerçant posa devant moi une énorme boîte en déclarant : « On paie comptant, cinq cents avros... » Pendant qu'il m'interpellait ainsi, une autre image capta mon regard et me remplit d'effroi. Apparemment, j'allais rendre l'âme en ces lieux. Tandis qu'un groupe de mevlevi tout de blanc vêtus tournait avec humilité sur une scène vernie, des dames douces comme du lait, comme des amandes, vêtues de tissus de dentelle grands comme la main, qui couvraient simplement les seins et le pubis, étaient en train de se mouvoir en minaudant parmi les religieux. Plantant là le marchand et la boîte, je pris mes jambes à mon cou et dévalai la côte. Pendant ma course, noisettes et pistaches jaillissaient de ma poche et se dispersaient à gauche, à droite, le sentiment de péché allait croissant dans mon âme, et tel un boulet de feu, fusait de mon estomac pour incendier ma bouche.

Quand mon corps lourd de trois siècles de rouille fut las de courir, je m'arrêtai et m'adossai à un mur. Ce que j'avais vécu, tout au long de la route, un quart de mille à peine depuis la maison des Mevlevi, avait suffi à m'épuiser. Dans quelle époque m'étais-je donc réveillé ? Et comment la chemise blanche immaculée des mevlevi pouvait-elle glisser sur la peau nue des femmes ? Alors que ces questions me coupaient le souffle, une sorte de musicien s'agitait, deux pas en avant, un pas en arrière ; un homme dépenaillé, le nez tout rouge, à l'arrêt mais tanguant de tous côtés, qui vint vers moi une bouteille à la main.

« Tu vas bien, Papa ? Tu veux une gorgée ? »

Je voulais. Je saisis la bouteille couleur café et la portai à ma bouche. Comme j'engloutissais gorgée sur gorgée à cause de l'incendie en moi, je ne perçus l'amertume de l'eau qu'après-coup. Ce n'était pas de l'eau, c'était du poison, quasiment. Non seulement le feu qui me dévorait avait redoublé, mais ma tête se mit à tourner, une étrange chaleur envahit mon visage, et je ne pus contenir les éclats de rire qui m'arrachaient proprement les poumons. Pendant que je m'étouffais de rire, l'homme en haillons m'arracha la bouteille et s'éloigna en marmonnant. Un bon moment, au pied de ce mur, je ris en ruisselant de salive. Mais plus tard je me repris et vis un peu plus loin le bureau d'une œuvre de bienfaisance. J'y allai tout droit et là, collant ma

bouche à la fontaine, j'étanchai ma soif pour calmer un tant soit peu le brasier qui me consumait. Le feu cessa, ma mémoire revint. Avec un moulin pour cerveau, dans les oreilles un bourdonnement sourd, dans le cœur une infime douleur, avec amour du devoir, je repris ma route.

Je marchais depuis des siècles. À mes pieds s'étaient formés des cals dignes de fers à cheval, une fois de plus il ne m'avait pas été accordé de voir la mer. Comment les guerriers de Fatih avaient-ils fait pour parcourir tant de route, et en plus traverser la Corne avec leurs bateaux ?

Face à moi, des maisons élevées, des caravansérails ; face à moi, des vitres reflétant le double de moi-même. Mais de mer, toujours pas. Désormais, j'allais me défier de tout, tout remettre en question. Que le nouveau gouvernement installé à la place de l'imposante Corne d'Or puisse donner vie à des images, n'était-ce pas tout bonnement impossible ? Alors qu'il n'y a pas de bataille, la donner à voir comme s'il y en avait, n'était-ce pas un travail plus difficile que de rassembler des milliers de gens sous un même drapeau ?

Je fis halte devant une maison particulièrement élevée, dont les vitres étaient des miroirs. Posté devant la vitre, je me surpris moi-même. Mon Dieu, comme j'étais pitoyable ! J'avais l'air anéanti, miséreux et bouleversé d'un homme assailli par des escadrons de cavalerie. J'avisai mes dents ; elles étaient agencées comme de malheureuses infortunées. D'une part les perles impeccablement blanches de mon sheik, d'autre part mes dents entartrées et de guingois. Comme si tant de saleté ne suffisait pas, des coques de pistaches comblaient les intervalles. C'est dans cet état que j'allais m'acquitter de la sainte mission que mon sheik m'avait confiée ? Jamais je ne pourrais me présenter ainsi devant la mer ; le nez sur mon double dans la vitre, du bout de l'ongle je commençai par éliminer les restes de pistaches. Au moment précis où, les dents de devant terminées, j'allais passer aux molaires, un colosse surgit d'une maison me saisit par le revers et m'attira à lui. Il pesa sur ma nuque de toutes ses forces en répétant : « C'est quoi cette célébrité ? » Tout en me poussant brutalement à l'intérieur, il ne se privait pas d'insulter ma mère. Finalement, après avoir franchi des portes qui s'ouvraient devant nous, nous arrivâmes dans une assez grande pièce. Tous les yeux de l'assistance convergèrent vers moi. Leurs têtes à eux étaient en pointe ; comme sculptées à l'image des montagnes, leurs sommets allaient rétrécissant et, quand on arrivait à hauteur du front, elles se réduisaient à presque rien. Quoi qu'il en soit, lorsque le colosse – sans doute le gardien de l'auberge – porta la main sur moi, me montrant du doigt aux têtes pointues, chacun se mit à rire à gorge déployée. Ils s'observaient mutuellement, faisaient mine de nettoyer leurs dents, puis me désignaient et éclataient de rire. Ils se divertirent ainsi un moment à mes dépens. Entre-temps, en jetant un regard de côté, j'acquis la conviction d'être passé derrière la vitre devant laquelle, comme un vrai buffle, je m'étais curé les dents. Constatant que je pouvais observer ceux qui allaient et venaient devant le miroir alors qu'eux ignoraient ce spectacle, je compris la

situation : cette compagnie de têtes pointues, qui aimait tellement le monde et les plaisirs, était formée de malheureux contraints de vivre à l'intérieur d'un miroir géant. Dans cet endroit sans air, chacun comptait les jours et gaspillait sa vie. Pour être incarcérés ainsi dans un miroir géant, qui sait quel péché ils avaient autrefois commis ? Avaient-ils levé les yeux vers ce qui est interdit, s'étaient-ils opposés au padichah ? Les rires et les plaisanteries ininterrompus m'inclinaient vers une autre hypothèse : il se pouvait qu'ils soient bornés ; introduits de force et rassemblés derrière ce miroir, ils étaient mis à l'isolement sous la surveillance d'habitants sains d'esprit, dans le but de s'améliorer. L'un des internés, que le Créateur me pardonne, peut-être le plus borné, cessa de rire et fondit sur moi. De sa poche, il sortit quelques objets carillonnants et les déposa doucement dans ma paume. « Mets ça dans ta poche, me dit-il, et va-t-en sans te retourner ! » Les pièces légères et bizarres dans ma main ressemblaient à de la fausse monnaie. Je le jugeai irrémédiablement fou et empochai ces déchets sans valeur. Je me tournai vers le géant pour obtenir la permission de sortir. Mais il s'amusait sans relâche, il riait comme un buffle. Sautant sur l'occasion, je me jetai dehors.

Marchant d'un pas mal assuré parmi les auberges, je me battais avec les passants. Ils me bousculaient de gauche à droite, et j'avais les jambes coupées, le corps brisé. Pendant ce temps, mon ventre s'était gonflé comme une grosse caisse. Les pistaches dont j'avais gavé mon estomac vide, l'eau amère coulée dans ma tête, devaient avoir fermenté. Si je trouvais un endroit aéré, je pourrais en douce lâcher un pet. Tant pour accomplir mon devoir sacré que pour évacuer les gaz, je me voyais dans l'obligation d'atteindre la mer.

Je marchai encore, parcourus caravansérails et hammams, enfin j'atteignis la mer. Devant moi, la mer s'étalait dans toute sa majesté. Du rivage me parvenait une brise fraîche. Oui, mais à l'instant même je fus à nouveau assailli par la forte odeur d'excréments me cinglant le visage. Comme si toute la population pour se libérer avait élu domicile dans la Corne d'Or ; mon nez se fronça. J'avais la nausée, la tête me tournait. « Mon sheik, dis-je, je suis arrivé à la mer, j'ai accompli ma mission, avec votre permission, je vais quitter aussitôt cette contrée aux odeurs nauséabondes. » Sauf un « Peh » indistinct, rien ne se fit entendre ; mes nerfs craquaient. « Mon sheik, chuchotai-je derechef, mon joli sheik aux dents de perle, je suis venu, j'ai atteint la mer, vu combien de drapeaux sur ma route, combien de seins et de cuisses, aucun obstacle ne m'a détourné de mon devoir. Dis-moi si ma mission est terminée ? » Il ne donna aucun signe de vie, aucune voix ne s'éleva plus. Pendant ce constat, je fixai l'autre rive. Mon sheik m'appelait peut-être de l'autre côté ?

Je m'approchai de l'un des caïques à l'arrêt sur la rive. Je voulais que le propriétaire du caïque, jovial, au visage en toupie, me fasse passer de l'autre côté et je lui tendis la fausse monnaie que m'avait donnée l'homme à la tête pointue. J'allais lui faire passer la fausse pour de la vraie. D'une voix avenante, il me proposa : « Vous voulez de l'oignon ? » Je n'en savais rien, et

posai la question à mon sheik : « Mon sheik, voulons-nous de l'oignon ? »
Aucun son ne se fit entendre. Ce silence désormais dépassait les bornes. Le propriétaire du caïque me tendit un bout de pain, il y avait dedans du poisson grillé. Je me mis à manger avec appétit, mon estomac était à la fête. Je n'étais pas ce genre de derviche qui tourne le dos à celui qui l'a aidé et je sus immédiatement où était mon gagne-pain. « Mon sheik, dis-je au batelier, acceptes-tu de me confier une mission ? »

Traduit du turc par Michèle Terdiman

Nedim Gürsel est l'un des écrivains turcs les plus connus du lectorat français puisque, depuis de nombreuses années, il partage son temps entre Paris et Istanbul. Né en 1951 à Gaziantep, en Turquie, il fait ses études au lycée français d'Istanbul puis va à Paris faire ses études supérieures à la Sorbonne. En 1979, il soutient sa thèse de littérature comparée sur Louis Aragon et Nazim Hikmet. Aujourd'hui, il est directeur de recherche au C.N.R.S et enseigne la littérature turque à l'INALCO. Auteur d'une vingtaine de romans, traduits dans de nombreuses langues, il a été censuré à plusieurs reprises dans son pays, mais y a également reçu le prestigieux prix de l'Académie de la langue turque. En France, il a été publié par plusieurs éditeurs dont Le Seuil chez qui paraîtra prochainement le recueil de nouvelles *Les Sept Derviches* dont est extraite la nouvelle *Une nuit à Bursa*.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

Parmi les romans publiés, les derniers sont :

- *La Première femme*, Points 2008
- *Un long été à Istanbul*, Gallimard, 2007
- *De ville en ville, ombres et traces*, Seuil, 2007
- *Les Turbans de Venise*, Seuil 2001, Points 2008

UNE NUIT À BURSA

« La lumière a quitté ton visage, viens, je t'emmène à Emir Sultan », dit-il. Il était plus de minuit. C'était à Bursa, il s'était approché de moi dans l'obscurité de la vieille ville, m'avait demandé tout d'abord de l'argent, puis de la drogue et, n'obtenant ni l'un ni l'autre, il m'avait regardé un moment en faisant la moue comme s'il attendait quelque chose de moi. Il ne tenait pas debout. Il semblait avoir trop bu. C'était difficile de dire s'il était sous l'effet de l'alcool ou de la drogue. « Ma lumière est en moi, mon petit, répondis-je, je suis plein d'amour. Ne te fie pas à la lumière des visages, elle est trompeuse. » Ces mots ne sont pas de moi, ils sont tirés d'une nouvelle de l'écrivain Sait Faik qui a fait ses études au lycée de Bursa. Mais le jeune homme ne me répondit pas « Vraiment ? », l'air étonné, comme dans le récit *L'Amant de la Juive*, et je ne lui racontai pas que j'étais désespérément amoureux. Comme le maître Sait Faik, je savais bien qu'il est plus difficile de monter une côte que de la descendre et que le salut est dans l'ascension. Le jeune homme, lui, était de ceux que la montée rebute.

J'avais passé la journée à déambuler dans les faubourgs pas du tout verts de la verte Bursa, m'arrêtant sur les tombeaux des saints, à commencer par celui de Somuncu Baba, le Père des Miches de pain, dans les cellules étroites des ascètes donnant sur les ruelles désertes et me reposant à l'ombre des vieux platanes. Voulais-je trouver la paix ou la sérénité ? Je ne le crois pas. Pour moi, le mot « sérénité » n'évoque rien. Il n'y a pas, dans ma vie, de place pour lui. Pour certains, ce trésor que nous appelons sérénité se trouvait dans les pains enduits de glaise que Somuncu Baba faisait cuire au four – ces miches bien chaudes, tendres comme du coton dont les derviches au grand cœur disaient qu'elles vous réchauffaient « comme un manteau » ; d'autres vont le chercher dans la boisson. Quant à moi, j'ai parcouru bien du chemin, mais je ne suis pas las de la vie. Je trouve que la vie est belle, mon palais et ma peau demandent toujours davantage et, même si le fouet du plaisir se déforme, je veux toujours plus, toujours plus fort, et que cela dure jusqu'à..., je n'aime pas ce mot, mais oui, que cela dure jusqu'à la mort. Ou disons plutôt jusqu'à

la satiété, comme s'il était possible de se rassasier.

Somuncu Baba, lui, n'était pas venu au monde pour se rassasier, mais bien pour nourrir les autres. Il voulait que ce monde de peines, cette courte vie fussent comme un havre de paix, une courette silencieuse à l'ombre de vieux platanes. Son vrai nom était cheikh Hamid-i Veli et, avant de « cuire comme des petits pains dans le four », c'est-à-dire avant d'endurer l'abstinence, il avait quitté son Kayseri natal pour se rendre sur les versants d'Erciyes, puis à Damas, à Tebriz, et avait fini par arriver à Erdebili où il s'était présenté à Hoca Alaaddin, petit-fils du cheikh Safiyeddin Ishak. Hamid-i Veli fut pris en bonnes mains, pétri avec soin comme une pâte et, purifié, devint un bon disciple. Quand il fut bien formé, avec la permission de son cheikh, il repartit sur les routes, parcourut l'Anatolie d'est en ouest, arriva à Bursa et, sans rien dire à personne, s'installa dans le quartier qui porte aujourd'hui son nom et se mit à faire ces miches délicieuses qu'il distribuait aux pauvres et qui lui valurent ses surnoms de Ekmekçi Koca, l'Homme aux Pains, et de Somuncu Baba. Il n'allait pas enseigner à la médressé comme certains dévots en mal de reconnaissance, restait loin du palais et des gens de pouvoir et passait son temps dans la prière et la contemplation. Il restait caché, ne sollicitait aucune aide des puissants et, bien qu'il fût un grand maître et un véritable érudit, se contentait de distribuer son pain aux gens. Jusqu'au jour où Emir Sultan lui demanda de prononcer le sermon inaugural d'Ulu Cami, la Grande mosquée. Au cours de la cérémonie qui se déroula en présence de Bajazet la Foudre, sous les yeux étonnés de la communauté réunie, Somuncu analysa sept significations secrètes de la Fatiha, la sourate Liminaire, puis il fit sa prière, s'adressa une dernière fois à Dieu sous le grand platane nommé « Platane de la Prière » et, comme son secret avait été découvert, il quitta Bursa pour n'y plus jamais revenir et poursuivit sa vie d'ascète en pleine steppe, dans une petite *tekké* proche d'Aksaray. Vieux derviche à la barbe blanche, après ses pérégrinations, il vécut là jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Toujours vivants, ne mourons pas

Ne restons pas dans les ténèbres

Ne pourrissions pas dans le sol

Ignorant les jours et les nuits

disait-il dans un quatrain, laissant aux mortels le soin de jouir des fruits de la terre avant de pourrir dans le sol.

En un certain sens, il m'est arrivé à moi aussi, au cours de ma vie, de confondre le jour et la nuit, mais pour de tout autres raisons. J'étais un peu comme le lycéen d'un récit de Sait Faik qui ne réussit pas à descendre des hauteurs de Setbaşı. Je gravissais les versants de l'Uludağ, mais me gardais bien de regarder le spectacle du pont de l'Irgan qui s'étendait à mes pieds. Si je l'avais regardé, je ne l'aurais pas vu et si je l'avais vu, je me serais senti comme un élément du paysage et serais tombé dans le vide.

Je n'arrêtais pas de penser à ce que raconte Sait Faik dans *Une Histoire comme ça*. Il y est question d'un fait qui remonte à l'époque où l'auteur était

lycéen à Bursa. La phrase « Ne fais pas ça, mon garçon. Il est facile de descendre. Le premier venu t'y engagera. Mais ensuite, tu n'auras plus d'issue » sonne comme un avertissement à ceux qui s'égarent, se réfugient dans la boisson et la drogue et cherchent dans les paradis artificiels le moyen de fuir la réalité.

Cette nuit-là, avant de rencontrer ce jeune homme qui m'avait tout d'abord demandé si j'avais du feu et avait ensuite quémandé de l'argent et de la drogue, j'étais rentré à l'hôtel après une soirée passée à boire, mais ne trouvant pas le sommeil, j'étais ressorti faire un tour dans les antiques rues escarpées du vieux Bursa. La vie n'est-elle pas une interminable rue en pente ? Une rue qui monte toujours. Oui, comme l'amour, la vie est un dédale de rues en pente où l'on se perd. Il me semblait que je n'avais rien à donner à ce garçon. Certes, j'avais du feu, mais il était en moi. Avec ce feu-là, je ne pouvais pas allumer sa cigarette, et même si je l'avais pu, il n'en aurait tiré nulle ivresse. La seule drogue que je connaisse, qui suscite ma curiosité et que je recherche comme un amour sans espoir, c'est celle dont s'enivraient les saints. Les mystères qu'Allah sanctifie. Comme il est dit dans les vieux manuscrits aux pages usées par le temps. J'ai lu, dans les bibliothèques, assis dans un coin. J'ai parcouru avec avidité des livres qui commencent par ces mots : « Le cheikh pria Allah de protéger son secret », des brochures, des hagiographies dont les pages poussiéreuses révèlent par bribes les exploits des hommes de Dieu et, ce faisant, j'oubliais où j'étais, j'oubliais même le temps. Le temps et l'espace qui arrivent simultanément, comme une extase amoureuse partagée. Dans ce domaine, en tout cas, Bursa ne me décevait pas. Toute la journée, j'avais visité les tombeaux des saints, les lieux retirés où leur vie d'ascètes s'est écoulée au creux des platanes géants, et j'avais le sentiment d'être en accord avec eux. Le soir tardait, long était le jour, longue la vie, long le chemin. Seul le plaisir est bref, il brûle avec éclat, comme un feu de paille, et s'éteint aussitôt.

Je dois avouer que ce n'est pas le secret de Somuncu Baba qui me conduisit jusqu'à Emir Sultan, pas plus que les deux chatons abandonnés auprès du four n'utilisent les pelles de bois du boulanger. C'est le jeune garçon croisé dans la rue, et qui devint ensuite mon ami, qui m'y emmena. Ou plutôt c'est moi qui l'y menai. Comme je l'ai dit, il ne tenait pas sur ses pieds. En quête d'un taxi, il descendit avec moi vers Muradiye. Il se cramponnait à mon bras. J'avoue qu'au début cette familiarité me gênait un peu. Mais je m'habituai peu à peu à sa démarche chancelante et me pris d'affection pour lui. Tandis que nous attendions le taxi, bras dessus bras dessous, les lumières de la ville brillaient à nos pieds. Les lampes des maisons étaient éteintes, les gens dormaient. Mais je pouvais voir les deux minarets illuminés de la Grande mosquée, la chapelle blottie dans sa courette entre les murailles de pierre de Kozahan et, au loin, Emir Sultan, face au Tombeau Vert jaillissant comme une eau bleutée parmi les cyprès.

À cette heure nocturne, le tombeau était fermé. La mosquée aussi. Nous descendîmes l'escalier et, passant entre les deux colonnes, nous pénétrâmes dans la vaste cour. Je m'assis près de la fontaine sur un des blocs de marbre qui entourent le bassin. Nous ne parlions pas. Je plongeai la main dans l'eau et je ressentis une douce fraîcheur, un indicible bien-être, un délicieux soulagement, je fus pris d'envie de dormir. Dans le cimetière, les cyprès bruisaient, les minarets de pierre taillée ne s'enfonçaient plus dans ma chair, ne me blessaient plus. J'avais pour ainsi dire oublié l'existence du jeune homme, les amours charnelles et le monstre qui m'habite et qui, insatiable, réclame toujours de nouvelles jouissances. Dans la cour entourée de galeries ouvertes, j'attendais la fête des arbres de Judée. Au lever du jour, quand les fleurs des arbres de Judée s'ouvriraient, les derviches d'Emir Sultan allaient affluer. Vêtus d'une pièce de tissu de laine, avec leur écuelle pendant à leur ceinture, ils se répandraient dans la cour comme des grains de chapelet et se mettraient à genoux. Avant de commencer à invoquer les noms d'Allah, ils allaient peut-être souffler dans leurs flûtes, se ranger en cercle pour pousser des cris ou égrener leur chapelet. Certains d'entre eux venaient peut-être de terminer leurs quarante jours de pénitence ; d'autres, comme Yunus Emre, imploraient jour et nuit la grâce du Seigneur. Je croyais entendre ces vers célèbres d'un autre Yunus, celui de Bursa, célébrant la venue du printemps et la joie des derviches lors du réveil de la nature :

*Les derviches d'Emir Sultan
Célèbrent de Dieu les louanges
Ce sont les oiseaux du bonheur
Dans le tombeau d'Emir Sultan*

Mais les derviches n'étaient pas les seuls à fréquenter le tombeau d'Emir Sultan. Les jours de marché, une foule venue des villages voisins emplissait les rues, se répandait sur les versants des montagnes et envahissait le cimetière. Il y avait là des moines chrétiens venus des monastères de l'Uludagou sortis de leurs grottes ou de leurs arbres creux. Le sol qui commençait à se réchauffer, les eaux jaillissantes, les arbres bourgeonnants et les fleurs aux couleurs mêlées, bleu, rouge, rose, des arbres de Judée, qui s'épanouissent avant les feuilles, étaient dans l'extase. Emir Sultan apparaissait. Il était coiffé d'un turban vert fait de douze tours de tissu, portait un long manteau noir et tenait un bâton en bois de rosier. Sa soutane verte de fine laine angora, douce et brillante, était digne de sa réputation. La courroie portée en mémoire de Kamber, fidèle compagnon d'Ali, pendait de sa ceinture, la pierre de soumission suspendue à son cou se balançait à chacun de ses pas. Il exprimait toute la souffrance de Nesimi, de Hallac-i Mansur, qui ne sont pas revenus de leur voyage sur la vraie voie, de tous les soufis retirés dans un couvent qui se lacéraient le corps dans leur amour passionné du Dieu unique. Il y avait sur son beau visage la lumière qui éclaire les descendants du prophète, dans ses regards la paix de ceux qui ont atteint le but. Car il avait, sans l'accord du souverain, épousé Hundi Hatun, et était devenu le gendre de

Bajazet. C'était lui qui avait donné à son beau-père le surnom de « la Foudre » et lui avait fait ceindre le glaive avant son départ en campagne. On l'avait même vu, avec ses derviches, devant les murs de Constantinople, armé d'une épée en bois. C'est grâce à ses miracles que Bajazet avait culbuté l'armée des croisés à Niğbolu. Maintenant, il était sûr de lui, se sachant aimé du souverain et jouissant de sa haute estime, mais il restait à l'écart des intrigues du palais et de la course au pouvoir ; avant de se lancer dans l'invocation des noms d'Allah pour la fête des arbres de Judée, il faisait les cent pas dans la cour du couvent. Et il revoyait Boukhara où il était né et avait grandi, les minables auberges de Médine où il était descendu lors de sa visite au tombeau du prophète, les coins où il se blottissait pour dormir quand il était à court d'argent, les interminables chemins poudreux, les arbres isolés au milieu de la steppe, le soleil ardent dans le ciel du désert, les étoiles suspendues au-dessus du vide par les nuits glaciales. Jusqu'au moment où, arrivé à Bursa, il s'était retiré pour vivre en reclus à Pınarbaşı, il avait toujours été livré à lui-même, sans aide ni conseil.

J'avais envie de lui dire, avec les mots de Yunus, « Emir Sultan vêtu de vert, salut à toi ! » Ma main était restée dans l'eau de la fontaine dont je sentais la fraîcheur se répandre dans mes veines. J'étais comme purifié de l'alcool que j'avais bu en quantité excessive en prenant mon repas. Mon esprit s'était ouvert au point que, non content de rêver à la fête des arbres de Judée, je pouvais imaginer les cérémonies printanières qui se déroulaient là à l'époque d'Emir Sultan. Je compris soudain pourquoi mon compagnon de fortune voulait absolument m'emmener à Emir Sultan. Il pensait certainement, lui aussi, au miracle accompli par le saint vêtu de vert dans l'esprit du Croissant Vert (association de tempérance) :

Bajazet la Foudre avait promis de faire construire vingt mosquées s'il gagnait la bataille de Niğbolu. Le lendemain de sa victoire, de retour à Bursa, il fit commencer les travaux. Emir Sultan s'éleva contre cette décision. Il conseilla au souverain de construire, au lieu de vingt mosquées, une seule mosquée dotée de vingt coupoles. Et Bajazet fit édifier Ulu Cami, la Grande mosquée. Lorsque, parcourant en sa compagnie le sanctuaire achevé, le souverain demanda à Emir Sultan s'il manquait quelque chose, il répondit :

— Tout est très beau et chaque chose est à sa place, Votre Majesté. Il ne manque qu'une auberge.

Vous imaginez la stupeur du sultan. Cependant, il ne fut pas insensible à la critique que lui adressait ainsi son gendre.

— Que veux-tu dire ? Nous ne sommes pas à Bethléem ! Que viendrait faire une auberge dans la maison d'Allah ?

— Ceci est l'œuvre d'une créature de Dieu. Ce sont tes ouvriers, tes artisans et tes architectes qui ont bâti cette belle mosquée. Tout comme c'est Dieu qui t'a créé, comme ton corps est l'œuvre de Ses mains. Si tu ne crains pas, en te livrant à la boisson, de transformer en auberge ce Bethléem qu'est ton corps, pourquoi as-tu peur d'introduire la boisson dans cette mosquée ?

On dit qu'après cet incident, Bajazet se repentit et ne toucha plus à l'alcool.
Je ne sais pas si c'est exact. J'interprète à ma manière les sources anciennes.

Traduit du turc par Jean Descat

Née à Istanbul en 1967, **Aslı Erdoğan** étudie l'informatique et la physique à l'université de Bogazici. Son diplôme de physique en poche, elle part s'installer en France où elle travaille de 1991 à 1993 au CERN (Centre européen de recherche nucléaire). Puis elle part pour Rio, abandonne la physique quantique pour se consacrer à la littérature. Elle écrit des récits, des nouvelles et des romans aujourd'hui traduits dans le monde entier. En France, elle est publiée par les Éditions Actes Sud. Orhan Pamuk la décrit comme une auteure délicate, amoureuse de la perfection.

« Sortie » est extraite du recueil *Dans le silence de la vie*.

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- *Le Mandarin miraculeux*, Actes sud, 2006
- *La Ville dont la cape est rouge*, Actes sud, 2003

SORTIE

Se mettre en route... Le premier vent fort soufflant du Nord te remplira de la nostalgie des mers ouvertes. Tu enfonceras ta cigarette à moitié fumée dans le cendrier. Tu videras les verres en jetant à la poubelle tous les restes de tant d'années. Tu emballeras précipitamment les souvenirs, les blancs avec les colorés, le vécu avec le non-vécu, tu ajouteras la rougeur d'un collier de corail à celle d'un très vieux crépuscule, tu envelopperas la noirceur de la nuit dans des dentelles. Tu jetteras au loin le surplus de tes poches, comme si tu déversais à la mer les filets remplis de poissons à l'agonie... Finalement, tu feras tes adieux à un regard courageux comme si tu allais au front d'une vraie guerre. Tu diras adieu à tout et à ton visage apparaissant dans le miroir...

Tu ne sauras pas pourquoi tu pars. Tu te contenteras de partir. Tu respireras profondément, tu sortiras par la grande, l'immense, l'invisible porte, et ce sera comme si le monde entier sortait avec toi. Rien ne t'aura appelée, ni une voix ni le silence. Tu te retourneras pour regarder, comme un bébé enfoui dans son lit tout chaud, vers ce malheur que tu laisseras derrière toi... D'un bout à l'autre, sur la ligne du temps, ton regard glissera vers le passé et ce sera comme si lui aussi te quittait à jamais. Tu as dû apprendre et oublier, accumuler et perdre tant de choses pour arriver à faire ce seul pas. Par exemple, à trois ou quatre ans tout au plus, tu as appris de ta mère à lacer tes souliers, à mettre un pas devant l'autre, à attendre, à devenir femme, à partir sans laisser de traces comme un chat qui s'apprête à mourir, à t'effacer... Comme les arbres qui accumulent patiemment la lumière du jour, les gouttes de pluie, l'éclosion silencieuse de milliers de bourgeons pour qu'une seule branche fleurisse, tu as accumulé tant d'années, de vies, d'adieux... Pour aboutir à cette nuit qui n'est pas différente des autres. Mais rien ne t'appelle. Rien ne t'arrête non plus...

Tu t'ouvres aux voies sacrées de la nuit, à la rougeur sombre. D'un sommeil interminable, tu te réveilles à l'obscurité, à ton destin où tu es en retard. L'horizon que tu fixes des yeux est un horizon illusoire, le vent qui souffle de la mer est d'une force capable de sécher toutes tes larmes. Il claque à toute

vitesse les portes du passé derrière toi. Tu marches seule, vive, légère, comme une étoile filante. En accélérant chaque pas, en éparpillant les vieux « toi », les images, les blessures cicatrisées, les dernières phrases vides, tu dis : « tiens bon ! » à ton cœur, dans ce monde des hommes, étranger, circulaire, sillonné de voies, « tiens bon ! » Le bruit de tes talons fera résonner les trottoirs, ton ombre excessivement longue, silencieuse, te suivra, la dureté de la pierre fera mal à tes genoux. La pierre entre la terre et l'homme, entre la terre et la nuit...

Là, au commencement de la pente, tu t'arrêteras pour prendre ton souffle. Sous les arbres de Judée, sous le ciel insomniaque du Nord... Comme si tu te trouvais devant la carte du monde que tu connais par cœur : les lignes rouge sang des frontières, les pays multicolores, des Océans d'un bleu irréel... Ayant finalement atteint sa forme originelle, remplie par l'haleine de la nuit, la terre t'a été rendue dans sa couleur de liberté mêlée de tristesse...

Entièrement étrangère, entièrement merveilleuse, magnifique ! La nuit cristalline, chatoyante, enivrante, humide. Elle remplit d'une obscurité scintillante tes yeux que tu vides comme un cendrier, avec des reflets dangereux qui rappellent étonnamment le désir de mourir... Tu voudras que tes pas t'appartiennent désormais, avoir des secrets, entrer dans des histoires, être témoin de miracles... Rien que cette fois, pour une seule fois, ce qui fuit toujours t'attend, cette obscurité ne va pas te trahir, tu voudras t'écouler vers la nuit, te mélanger à elle, défier les pierres comme une mouche libérée des toiles d'araignée s'essayant à ses ailes diminuées de moitié... partir, en trébuchant, le long des vallées de lumière...

Et tu marcheras, dans des rues semblables à de longs couloirs s'ouvrant sur des chambres vides, parmi des corps qui bougent, à moitié sombres, des appels indiscernables, des ombres étrangères, sous les lumières de la ville qui font transparaître l'obscurité dans laquelle elles sont plantées comme des poignards... Sur la pierre où toutes les histoires humaines se sont heurtées, ont rebondi, se transformant en des mensonges... Sans but, sans objectif, sans limites, sans veille ni lendemain. Ta solitude est comme un habit taillé pour toi. Tu avanceras le long des murs, en fixant tes yeux sur les déchetteries, les trottoirs, parfois les hommes, parfois sur le vide qui les sépare, en appelant parfois la parole, parfois le silence... Ton regard, habitué à la nuit, retirera une feuille plantée dans la boue, il embrassera un chaton, il caressera un dos courbé par la peur, prendra le visage d'une jeune fille penchée en avant et le soulèvera pour que ses yeux rencontrent les yeux de celui qui est en face d'elle ou alors pour qu'ils atteignent l'horizon. Ce sera comme si un gardien avait fermé toutes les portes à clef, une par une, comme s'il avait éteint toutes les lumières. Mais toi qui as parcouru pendant de longues années les paupières fermées de la terre, tu seras immunisée contre les portes.

Voilà LA VIE, la vie que tu t'es contentée d'écouter jusqu'à présent, elle est devant toi, dans l'axe de ton regard, elle s'étale à l'infini, elle attend. Mais tu ne sais pas de quels mots l'appeler. Tu es remplie d'un espoir qui n'a rien à voir avec l'avenir, un espoir né de la colère, des ténèbres, du désir de se

rebeller et de disparaître.

Avec ta solitude à pas fermes, tu tiendras tête aux foules qui savent d'où elles viennent et où elles vont... Sans se toucher, elles marchent sur les mêmes voies, elles attendent aux mêmes arrêts, partout, elles indiquent les distances par tous les moyens, elles rongent lentement la nuit qu'elles se sont appropriée sans payer le moindre prix. Tu passeras en deçà des vitres, tu te mêleras aux êtres réfugiés dans la lumière nue, dans chaque lumière qu'ils ont trouvée pour fuir l'invisible et son abîme. Les hommes parleront comme des guerriers, vainqueurs des guerres les plus rudes, en visant sans répit, tels des chasseurs aveugles, les femmes s'accrocheront à leurs sacs, à leurs pièces de monnaie, à leurs hommes, à tout ce qui les protège de la nuit taboue... Tu te nourriras alors avec des fragments de paroles projetées plein la bouche vers ton oreille, comme les mouettes qui se nourrissent des déchets de la ville. Des rires éclateront sur ton dos en traçant des zigzags sous les lampes fluorescentes. Dans ton malheur dont ils te jugeront indigne, tu deviendras de plus en plus invisible, tu t'effaceras jusqu'à te transformer en un regard.

Et tu reviendras. De même que tu ne sais pas pourquoi tu es partie, tu ne sauras jamais pourquoi tu es revenue. Aucune voix ne t'aura appelée, ni le silence. Rien ne t'aura arrêtée... Peut-être auras-tu vu la nuit comme si tu l'avais regardée à la loupe, telle qu'elle est, pleine de cloques, de fissures, grumeleuse... Cette nuit ne t'appartient pas, elle ne t'a jamais appartenu. Ce qui t'affranchit de ta liberté, c'est peut-être la peur de t'enfoncer dans les ténèbres, ou alors celle de se durcir comme un caillot de sang, la peur de noircir comme les pupilles de la nuit. C'est peut-être ce désir étrange qui apparaît soudainement comme les fleurs qui éclosent à la surface de l'eau... Tu auras envie de t'arrêter, là, dans les rues désertes, de t'affaler sur les pierres mouillées. À côté de deux vieilles personnes, assises épaule contre épaule... Ils sont aussi différents que la nuit et le jour, mais tu sentiras qu'ils sont frères. L'un d'eux est vêtu de loques, il est de forte corpulence, ses regards sont durs, son visage, excepté ses yeux qui brillent comme des boules de feu dans le noir, est recouvert d'une barbe. À côté de sa seule jambe qu'il a allongée vers le trottoir sans ménagements ni prudence, presque avec fierté, il a placé une paire de béquilles. L'autre est plus menu, il a des cheveux blancs, il vient de se raser, il est soigneusement vêtu. Il est en train de souffler son *ney*^[5] avec son visage penché, aussi pur que celui d'un saint. Sans éloigner ses regards de son instrument... Il joue un air monotone, simple, mélancolique, sauvage mais étonnamment humain, étonnamment calme, sans la moindre colère. Tu resteras figée dans le froid glacial de la nuit, capturée par le son mystérieux, étouffé du *ney* traçant un cri seul, abandonné... Tu auras épuisé toutes les rues, tous les chemins, les villes, les mers... Tu auras perdu tant de choses dans ta vie éphémère, jusqu'à la perte ou la possession même. Tu te baisseras pour mettre dans la boîte tout l'argent qu'il te reste. Le mendiant boiteux te remerciera avec une grande sincérité, une gaieté enfantine qui te surprendra. Tandis que l'autre n'interrompt pas sa mélodie. Tu te pencheras

un peu plus sur le vieux joueur de flûte orientale et tu remarqueras qu'il est aveugle. Peut-être que ce sera cet air inachevé passant de mains en mains et venant de la nuit des temps qui t'apprendra le sens de la nuit...

La nostalgie qu'il ressent est pareille à une violente douleur qui vous prend subitement. Comme l'appel de la chair qui vous fait oublier toutes les autres voix, même à son moment le plus calme... Tu accéléreras au fur et à mesure, tu reviendras avec des pas silencieux, comme si tu glissais sur la pointe des pieds. Tu éprouveras la nostalgie d'une main caressant tes cheveux trempés de l'humidité de la nuit, la nostalgie d'un regard différent capable de transporter ton regard de la terre vers l'horizon, d'une haleine soufflée en toi, te réchauffant, te ravivant, faisant de toi ce que tu es. Ce seul regard capable de tracer un horizon à toutes les voies que tu as empruntées... Tu auras suffisamment regardé l'obscurité pour voir qu'au-delà d'un horizon imaginaire il n'y a rien d'autre que le néant. Peut-être est-ce simplement la fatigue ou le froid ? Tu auras envie d'enlever ta veste imprégnée de l'odeur de la ville, de t'installer sur ton fauteuil moulé par ton corps, savourer ton thé. Et raconter... Rien d'attrayant ni de terrifiant ne sera arrivé durant ton voyage, tu n'auras été témoin ni d'un miracle ni d'un crime, malgré cela, tu auras envie de raconter cette nuit d'où tu auras surgi et ainsi te l'approprier. Comme si tu sortais de ta poche une feuille boueuse ou un chaton et que tu les montrais... Rassembler les voix répandues sur les pierres, les moments, les images, les transformer en souvenirs, en histoires, en faire le récit d'une vie... Tu auras tout épuisé au point de voir que même un seul pas ne t'appartient pas entièrement, le fait que tu ne laisses aucune trace sur la surface en granit de la nuit, que tu ne peux marcher vers l'avenir qu'en empruntant les chemins d'un autre corps... Tu as suffisamment de courage dorénavant, assez pour pouvoir donner un nom à cette main, à ce corps... Seul ce nom pourra désormais unir le son étouffé du *ney* à son air immortel, l'histoire des arbres à celle des hommes, l'odeur des arbres de Judée qui fleurissent à peine à l'insulaire ciel du Nord, la nuit d'un aveugle à la tienne... Comme les hommes et les femmes, rassemblés sous les lumières fluorescentes, qui unissent leurs regards. Il tirera la pioche plantée sur ton cœur, te lâchera dans la mer de saphir scintillante de mots et de rires. Telle une clef qui ouvre la porte qu'elle a fermée, la main cicatrisera la plaie qu'elle a ouverte, te libérera de l'obscurité dont tu as emprunté les labyrinthes, de la véritable nuit des hommes, de l'appel sincère de l'air de musique dans lequel tu fus capturée là, sur les trottoirs humides... Tu resteras devant la porte avec ta clef en forme de coquillage. Tu aspireras le froid de la nuit, tu rentreras pour achever ce souffle interrompu. Ton visage dans le miroir t'accueillera, ton visage qui ressemble à des nuits blanches...

Il ne sera plus là. Il aura écrasé sa cigarette fumée à moitié, pris en toute hâte sa veste, son écharpe, son sac et sera parti bien avant l'aube. Un paquet de cigarettes froissé, un verre vide dans la température ambiante de la chambre, des mots d'adieu collés à la porte... Des phrases vides qui

recouvriront ton être comme des blocs de glace, qui prendront leurs vrais sens des années plus tard après s'être dénouées dans la mémoire... Ta vie sera défaite tel un pull dont on tire un fil. Tu resteras là, entre la maison et la rue qui ne te retiendra plus, recroquevillée comme une carapace vide. Et tu croiras que même s'il revient après des années, il te retrouvera à ce même endroit, là où il t'a abandonnée, toute petite, insurmontable, sans retour. Comme la dernière virgule d'une phrase interrompue,

Le Passage des Mots

Les mots s'approchent silencieusement de la nuit. Silencieusement, en ayant peur d'abîmer la rondeur du sommeil. Ils parcourent la nuit des hommes sur la pointe des pieds, comme des ballerines. La nuit des hommes et du sang, de la mer et de la terre, de la faim... Sur le silence, l'infini bourgeonne en mousse. Ils sont passés par des rues interminables, par les chemins incandescents des enfers, par les ponts étroits de la vie, chargés des ombres de la nuit... Par les nuits pourpres plombées du purgatoire et ses matinées d'un blanc lacté... Par des légendes, des berceuses, des élégies, des noms, des serments, des pierres tombales... Maintenant ils passent par ma nuit, comme des étoiles filantes mortes, transportant la charge de la terre ayant accompli ses milliers de destinées.

L'Adieu

Soudain, ma mère apparaît au seuil de la porte. Dans sa robe de chambre qui descend jusqu'aux chevilles, le visage très pâle, comme si elle venait de se réveiller d'un long sommeil. Elle paraît toujours aussi jeune – plus jeune que moi.

« Il est parti n'est-ce pas ? » demanda-t-elle.

« Comment le sais-tu ? »

« Moi aussi... » Elle n'achève pas sa phrase, en fait, elle ne l'entame même pas, elle ouvre sa main.

« Il avait laissé ça en partant. » Elle montre trois statuettes de femmes en plâtre tout à fait identiques à l'exception de leurs tailles. Trois femmes aux yeux fermés, fragiles, fines, jadis d'un blanc de lait, mais jaunies par les années... La plus grande a la taille d'une poignée, elle a des traits aussi parfaits qu'un visage d'ange, elle a du mal à cacher la frayeur sur son visage. À côté, la deuxième paraît aussi petite qu'un nourrisson, elle est allongée sur le ventre. Leurs regards aveugles sont fixés l'une sur l'autre. La plus petite d'entre elles est fissurée tout du long, elle est agrippée au dos du bébé, elle ressemble plutôt à une bosse qu'à des ailes. Elle dit : « Ce sont mes anges protectrices, et mon âme, mes péchés, mon avenir. » Je demande : « Est-ce moi ? » en touchant la statuette fissurée. Elle ne répond pas, peut-être qu'elle ne m'entend pas. Elle referme sa main avec un sourire venant de très loin,

comme si elle était retournée dans un vieux rêve incessant, elle détruit les femmes.

La dernière phrase : Lorsque j'ai tout épuisé il ne me reste que LA VIE.
Mais dans cette vie si immense comment pourrai-je te retrouver à nouveau ?

Traduit du turc par Esin Dauvergne

Critique cinématographique de renom, **Fatih Özgüven** enseigne également à l'université d'Istanbul. Auteur de nombreux essais, nouvelles et romans, il s'est aussi distingué comme traducteur de grands écrivains tels que Borges, Nabokov, Henry James, Karen Blixen, Thomas Mann, Thomas Bernhard, Paul Auster, Virginie Woolf et Brett Easton Ellis. Plus récemment, il a publié en Turquie, aux éditions Métis, deux recueils de nouvelles ayant rencontré un vif succès : *Bir Şey Oldu* (2006) et *Hiç Niyetim Yoktu*. Il n'a jusqu'à présent jamais été traduit en français.

« Libre entretien » est extrait de *Açık Görüşme*.

LIBRE ENTRETIEN

Il habite dans l'un des immeubles qui bordent le trottoir du côté de Taksim sur le boulevard qui remonte de Talimhane jusqu'à la place Taksim par la gauche, vers le feu tricolore, un peu avant – non, pas du côté de Tarlabasi. Tu crois qu'il y a encore des maisons dans ce quartier désormais englouti par les bureaux ? j'ai demandé. On croirait que tu demandes si les rossignols chantent encore dans ce parc, me répondit Cevdet en riant. Non, mais je dis ça parce que mes grands-parents habitaient là à une époque, je connais bien le quartier. C'était un quartier chic avant. Quand on quittait notre banlieue pour arriver ici, j'avais l'impression de me retrouver à Paris. Même si je ne connaissais pas encore Paris. J'avais alors le sentiment d'être le détenteur de tous les secrets de la ville. Toi et ton Paris, me dit Cevdet. Bon, maintenant qu'on a trouvé sa maison, concentre-toi sur ce que tu vas dire à ton écrivain préféré. Finalement, c'était facile. Il paraît que c'est un vieil ami de l'oncle de Gülüm. Et il fait quoi dans la vie l'oncle de Gülüm ? j'ai dit. Il est vendeur de pièces détachées automobiles. C'est exactement ce que je disais ! j'ai rétorqué. Avec le temps, ce quartier s'est rempli de boutiques de pièces détachées. Oui, très bien, mais ce n'est pas parce qu'il est vendeur de pièces détachées qu'ils se connaissent, m'a répondu Cevdet. Parce qu'ils sont voisins alors ? Non, ça n'a rien à voir, c'est juste par hasard. Ça veut dire que les vendeurs de pièces détachées peuvent avoir des amis écrivains, ou bien l'inverse, a-t-il ajouté. Je n'en doute pas, ai-je répondu. Mais tu l'as pensé, a dit Cevdet. Bon ça va, on a compris.

En réalité – il ne voulut pas couper court à la conversation –, ils allaient au même bistro, ils sont amis de bistro.

Ah oui, de l'époque où on ne sortait pas sans cravate et chapeau à Beyoglu ? – c'est une blague entre nous.

Oui, sûrement, répondit-il en riant. Mais l'oncle de Gülüm est un homme plutôt fruste. Je l'imagine mal avec une cravate et un chapeau.

Laisse tomber, à mon avis aucun d’eux n’en portait, j’ai dit. D’ailleurs, ça se voit bien sur les anciennes photos de bistro, ils ont tous l’air de Neyzen Tevfik^[6].

Je pensais que Cumhur Çaylı serait un type du même genre. C’est ainsi que je me l’imaginai. J’aurais aimé qu’il soit plus extraverti. Cumhur Çaylı, l’écrivain de ces superbes histoires impénétrables, qui, n’étant l’auteur que de deux romans et d’attendues mémoires romancées sur lesquelles il serait en train de travailler, avait réussi à se faire un lectorat fidèle. Ce romancier sur l’œuvre de qui il existe un nombre d’analyses littéraires plus conséquent encore que l’œuvre elle-même. Cet homme qui ne prend pas la peine d’aller aux tables rondes organisées en son honneur, qui ne répond pas aux interviews et qu’on ne voit nulle part. Cumhur Çaylı, qu’on ne peut connaître que par d’anciennes photos. Petit, j’étais tombé sur l’un de ses recueils de nouvelles qui traînait parmi les livres de fac de mon père sur les techniques de béton armé. Il m’avait alors enchanté et il continue depuis à susciter mon intérêt. Sur l’une de ces vieilles photos, on le voit, jeune et souriant, assis à l’une de ces tables de bistro des années soixante avec des jeunes gens et des jeunes femmes. Il a la cigarette au bec et le dos courbé par le bras d’un ami qui lui écrase lourdement les épaules. Sur une autre photo où deux amis écrivains forment pour un troisième un siège avec leurs bras, il est le quatrième personnage sur le côté qui les regarde avec intérêt tout en ayant l’air d’être à un spectacle d’extraterrestres. Et enfin, il est un des trois jeunes sur sa photo la plus connue prise par un de nos photographes célèbres l’année où le Bosphore avait gelé. Mais comme les trois jeunes sont emmitoufflés dans des écharpes, des manteaux et des moufles, que le paysage est tout blanc et que la neige tombe par bourrasques, il est presque impossible de les distinguer. Il faut chaque fois relire la légende de la photo, si elle existe. Celui de droite ? De gauche ? Ou bien celui qui est assis comme s’il glissait sur la glace ? Si on pense que Cumhur Çaylı possède la même énergie cachée, la même ironie enivrante que celle de ses histoires, alors il pourrait être les trois. Les trois en même temps. Enfin, l’un des trois, quoi. N’importe lequel d’entre eux.

Les trois, tout compte fait. Cumhur Çaylı m’a toujours paru comme étant lui-même les trois jeunes gens de cette photo. Il est tellement au fait des modes et des courants littéraires de son temps, tout en ressentant aisément les désirs et les aspirations de ses jeunes amis, qu’il peut les observer de très loin, comme personne. D’ailleurs, c’est ainsi qu’il contemple absolument tout. Par exemple, quand il raconte comment il suit une fille au hasard des rues de Beyoğlu, comment la lumière d’un beau jour d’été lui fait plisser les yeux habitués à l’obscurité à la sortie du cinéma ou encore le déjeuner d’un gitan dompteur d’ours qui mange son fromage et son pain avec son ours sur un terrain vague.

« En réalité, ai-je dit en jubilant, si vous me demandiez une scène, rien qu’une qui serait la plus inoubliable – Cumhur Çaylı écoutait mon monologue

en me fixant des yeux –, alors ça serait celle du cimetière. Quand on enterre Salih, au loin, au balcon de la maison qui se trouve face à la vallée du cimetière, un petit garçon regarde la cérémonie collé contre la rambarde qui lui arrive à la poitrine. Peu après, la porte du balcon s'ouvre, son père en pyjama s'approche de derrière et prend doucement le bras du petit pour le faire rentrer à l'intérieur et refermer la porte. J'ai toujours l'impression que vous riez des inquiétudes de ces trois jeunes gens, mais avec compassion, et en même temps vous semblez recommencer l'histoire du début. Peut-être qu'un jour le petit garçon deviendra comme eux, mais peut-être pas. »

Je me tus, j'étais tout excité, mes dents claquaient. Aussi parce que j'avais peur d'avoir trop parlé.

« Vous dites vrai », dit monsieur Cumhur. Je lui disais encore « monsieur » jusque-là.

« Vous dites vrai, il doit sûrement y avoir une telle scène. Vous êtes très attentif. »

Cette voix qui paraissait encore plus impassible que celle, tremblotante et conciliante, qu'il avait au téléphone appartenait à un petit homme aux joues roses, aux yeux bleus ternis par le temps et à la barbe blanche. Et elle était à mille lieues du personnage principal de ses écrits, ce jeune homme inquiet à la démarche anxieuse.

Il avait dit : « Mais oui, venez, je vous attends », au téléphone.

Il avait longuement décrit son adresse, avec précision. Et moi, je l'avais écouté silencieusement comme si je ne connaissais les lieux ni de près ni de loin. Je ne savais pas vraiment ce qui l'avait poussé à accepter mon invitation. Était-ce parce que je lui avais parlé de l'oncle de Gülüm ? Ou encore parce que je voulais lui parler de la préface que j'écrivais pour sa nouvelle *L'Orage* dans l'anthologie *10 nouvellistes istanbuliotes* ? Je ne sais pas. Mais sa voix ne semblait pas très convaincue. Pourtant, c'est le genre d'homme qui peut être soit totalement emballé soit franchement sceptique.

Il avait dit : « Mais oui, venez, je vous attends. »

Un vieil homme un peu bossu avec un gilet à boutons, une chemise à carreaux et un pantalon en velours côtelé m'ouvrit la porte. Si je n'avais pas tout de suite fait le rapprochement avec la photo du jeune homme bossu dans le bistro, je n'aurais pas su que c'était « lui » et j'aurais pensé m'être trompé de porte. Ce n'était donc pas le bras de cet ami encombrant qui lui courbait le dos, ni la vieillesse. Peut-être l'ennui ? La mélancolie ?

Il me proposa un siège puis, quand il s'installa face à moi, son dos se redressa tout à coup et ses épaules se déployèrent. Il m'apparut soudain très athlétique. Sans bien savoir pourquoi, je cherchais du regard une bibliothèque, un bureau, n'importe quoi qui pourrait constituer un outil de travail ou encore témoigner de l'écriture de ses merveilleuses histoires. En vain. Deux fauteuils face à face. Des tables de chevet près de chacun d'eux, un canapé contre le mur opposé, une vieille télévision placée de telle sorte que chacun la regarde de côté, en dessous, un magnétoscope et un magnétophone. À côté, il y avait un caoutchouc poussiéreux qui traînait dans un pot en terre cuite. Dans la pièce d'à côté, il y avait une table et des chaises. Il fallait absolument que je jette un coup d'œil aux chambres en partant.

La salle où nous nous trouvions me fit penser à son admirable nouvelle « En attendant le médecin ». Un couple de jeunes mariés, des étudiants, attendent d'entrer dans le cabinet de consultation d'un médecin. La scène se passe le soir, au début des années cinquante, à l'époque où la misère de la Seconde Guerre mondiale se fait encore lourdement sentir. La jeune femme crache du sang depuis quelques jours et il n'existe certainement pas de remède à sa maladie. Leur maison est une simple chambre misérable mais remplie de bonheur, de livres et avec un poêle pour se réchauffer. Le jeune homme se met à raconter des mensonges à sa femme à propos du bonheur qui les attend. Mais ses mensonges sont tellement beaux qu'ils se mettent tous deux à y croire de plus en plus fort. Se lovant l'un contre l'autre, ils se perdent et se confondent. Par la fenêtre, on voit la neige tomber de plus en plus violemment. L'auteur met fin à l'histoire en disant qu'ils ne trouveront pas de bus entre Atikali et Karaköy et que, même s'ils en trouvaient, ils ne pourraient pas prendre le bateau pour aller sur l'autre rive.

Alors, en pensant qu'il y a des livres dans cette histoire, je m'attendais tout de même à trouver ne serait-ce que leurs fantômes dans cette pièce.

« Vous prendrez bien un café ? » dit monsieur Cumhur.

« Avec plaisir, merci. »

« Je vous en prie », dit sa voix d'outre-tombe à laquelle je n'étais pas encore habitué.

Il se pencha vers le côté. Alors je compris que la chose recouverte d'un tissu sur la table de chevet était un réchaud. Il y avait aussi une petite carafe d'eau, une cafetière, et dans des bocaux du sucre et du café moulu.

Je me mis à parler. Je parlais en essayant de combler le vide d'histoires et de vécus qu'il y avait entre nous comme on rame précipitamment entre deux rives.

Il mit de l'eau dans la cafetière et deux cuillérées de café dedans. Une partie du café bascula dans l'eau, tandis que l'autre refusait de sombrer et formait un

amas flottant. Après un soubresaut, elle aussi coula.

Je répondis à toutes les questions qu'il oubliait de me poser. Je lui expliquai ses droits d'auteur, qui étaient les autres écrivains qui apparaîtraient dans l'anthologie, comment et selon quels critères ils avaient été choisis ainsi que le format et le tirage.

Il remua l'eau doucement. Il tourna le bouton du réchaud et l'alluma avec un briquet à flamme raide. Ensuite, il plaça la cafetière sur la fleur de flammes bleues et jaunes et continua à agiter l'eau doucement.

Je lui racontai à quel point cette anthologie était importante pour moi, que je travaillais dessus depuis des années. Je trouvais tout mon courage dans ses pantoufles en feutre à carreaux blancs et bordeaux, de celles qu'on ne trouve que dans des vieilles friperies de Beyazıt, pour lui expliquer que ses histoires étaient vraiment touchantes pour moi. Dès la première lecture, j'avais été secoué, et j'avais toujours la chair de poule chaque fois que je prenais un de ses livres entre les mains.

L'odeur familière aigre-douce du gaz emplit la pièce. Quand le café commença à mijoter, il en versa une partie dans les tasses près du réchaud et replaça le reste sur les flammes.

Je continuai sur ma lancée. Je lui expliquai que cette anthologie avait été conçue pour qu'on puisse y placer sa nouvelle *L'Orage* où il parle de ces enfants qui rentrent de l'entraînement de football par un soir orageux. Que cette nouvelle devait trouver son contexte approprié. En fait, cette histoire de nouvellistes istanbuliotes, c'est du pipo (je n'ai pas dit pipo, je n'ai pas eu ce courage); de nouvelliste istanbulite, je ne connais que lui-même, car qui d'autre sait raconter Istanbul en parlant de la ligne de bus Atikali-Karaköy ?

Il sourit et continua à remuer la cafetière.

Ma mâchoire tremblait sous l'excitation, Istanbul n'était que comme il la décrivait, mon Istanbul – je veux dire, cette Istanbul – a toujours été celle qu'il a réécrite. J'avais compris que nous avions la même Istanbul depuis que je l'avais découvert.

L'eau bouillait à nouveau, il la retira de la flamme et répartit de manière égale le reste du café dans les tasses.

Je pris d'une main tremblante la tasse qu'il me tendit.

Je lui racontai une par une les scènes qui étaient gravées dans ma mémoire, la vache, les pierres brisées de la fontaine, le calendrier sur le mur de la chambre d'hôtel et le bar à bière d'Aksaray.

« En réalité, ai-je dit en jubilant, si vous me demandiez une scène, rien qu'une qui serait la plus inoubliable... alors ça serait celle du cimetière. Quand on enterre Salih, au loin, au balcon de la maison qui se trouve face à la vallée du cimetière, un petit garçon regarde la cérémonie collé contre la rambarde qui lui arrive à la poitrine. Peu après, la porte du balcon s'ouvre, son père en pyjama s'approche par derrière et prend doucement le bras du petit pour le faire rentrer à l'intérieur et refermer la porte. »

Je me tus, j'étais tout excité, mes dents claquaient. Aussi parce que j'avais peur d'avoir trop parlé.

« C'est vrai, dit monsieur Cumhur. Maintenant je me souviens de cette scène. Je l'avais oubliée. »

Je ne pus lui dire : « Mais monsieur Cumhur, comment pouvez-vous oublier une scène pareille, par pitié ! » J'étais vidé de mon énergie. Puis ce sentiment de profonde tristesse que j'ai chaque fois que je lis le plus grand auteur de mes pensées, de mes rêves, de mes passions et que je lève la tête de mon bouquin pour m'apercevoir qu'il ne fait pas partie de ma vie me revint à l'esprit. Soudain je repris vie.

Le bruit assourdissant des voitures sur le boulevard qui monte de Talimhane à Taksim emplit la pièce, s'immisçant à travers les rideaux beiges du salon.

Il me regarda sans un mot. Avec insistance. Était-ce moi qu'il regardait ou bien un point invisible derrière moi, je n'étais pas sûr. Il but une gorgée de son café.

J'essayais de m'imaginer la place Taksim, témoin des vices de chacun, à travers l'œil de Cumhur Çaylı La foule sur le boulevard entre Taksim et Talimhane, le brouhaha, les hôtels, les fleuristes.

C'était la seule manière de me familiariser avec ce salon, chez cet inconnu.

Tout à coup, Cumhur Çaylı m'apparut comme un pot rempli de toutes ces histoires que j'affectionne et que j'aime. Rien d'autre qu'un cafetier.

Un coquillage. Une chimère.

Une fois de plus, j'eus une impression de déjà vu, comme si une vague me roulait dessus puis s'en allait. Toutes ces histoires m'appartenaient en fait, rien qu'à moi, et je fus sûr de ça au plus profond de moi-même.

Désormais, quoi qu'il dise, ce serait le coquillage qui parlerait.

Cumhur Çaylı remua sur son fauteuil et changea sa tasse de main.

Il fit un « o » parfait avec sa bouche, comme pour faire un cercle avec la fumée d'une cigarette. Et il se mit à parler.

Traduit du turc par Nil Delahaye

Née en 1946 à Malatya, en Turquie, **Emine Sevgi Özdamar** suit les cours de l'École de théâtre d'Istanbul, avant de partir pour Berlin-Est. Une brillante carrière d'actrice et d'assistante-metteur en scène l'attend en Allemagne ainsi qu'en France, au théâtre de Bobigny, où elle joue en 1997-98 *Les Troyennes* d'Euripide dans une mise en scène de Matthias Langhoff. Le succès littéraire est également au rendez-vous. Elle se met à écrire en allemand des pièces de théâtre, des nouvelles, des romans, et remporte de prestigieux prix littéraires dont le célèbre Ingeborg-Bachmann-Preis (1991).

REPÈRES BIBLIOGRAPHIQUES

- *Karagöz in Alamania*, (théâtre, 1982)
- *Mutterzunge* (nouvelles, 1990)
- *Keleoğlan in Alamania*, (théâtre, 1991)
- *Das Leben ist eine Karawanserei* (roman, 1992, traduit en français et publié sous le titre *La Vie est un Caravansérail*, éditions Zoé, 1998)
- *Die Brücke vom goldenen Horn* (roman, 1998, traduit en français et publié sous le titre *Le Pont de la Corne d'Or*, Éditions Pauvert, 2000)
- *Der Hof im Spiegel* (nouvelles, 2001)
- *Seltsame Sterne starren zur Erde* (roman, 2003)

CARRIÈRE D'UNE FEMME DE MÉNAGE SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

Je suis la femme de ménage ; si je ne fais pas le ménage, dans ce pays, qu'est-ce que je vais faire d'autre ? Chez moi, j'étais Ophélie. « Nous faisons bien l'amour, mais ça ne fait pas tout, il y a une différence de classe entre nous et, en tant que femme, tu ne m'as pas protégé », a dit l'homme dont je partageais le lit conjugal. C'était un riche héritier avec un drame de fils unique. « Entre au couvent ! Va ! Adieu. Ou, si tu tiens à te marier, épouse un sot, car les sages savent trop bien quels abrutis vous faites d'eux ! Au couvent, va vite, adieu^[7] ! », m'a-t-il dit.

Je lui ai demandé : « Les différences de classe étaient là dès le départ, pourquoi m'as-tu épousée ? »

— À ce moment-là, ce n'était pas la même époque, j'aurais aussi pu épouser une femme de ménage à ce moment-là », a-t-il dit.

Une bouche n'est pas un sac, on ne peut la resserrer en haut et la fermer. Ce que la tête pense, la bouche le dit.

Son ami, fils de médecin, lui-même étudiant en médecine, a dit à ce propos : « Qui se tait, vit plus vieux. Lorsque j'ai vu ma femme mourir au poste de police, j'ai été guéri. Ce n'est pas vrai que les femmes parlent plus, bien sûr, mais à deux on parle trop, seul on peut aussi se taire, Seigneur, pas besoin qu'un spectre sorte de la tombe pour le dire. Séparez-vous ! »

« Oui, exact, c'est exact. Voilà pourquoi, sans plus de manières, je pense, nous pouvons nous serrer la main et nous quitter. Tu vois, il est temps de se taire et de reconstruire la démocratie », a dit mon mari.

« Oh ! Qu'un si noble esprit soit ainsi confondu^[8] ! »

Tandis qu'avec son drame-de-fils-unique et son ami-étudiant-en-médecine il allait au restaurant reconstruire la démocratie, sa mère est venue à notre appartement voir si les livres étaient encore sur les étagères ou s'ils périssaient dans le poêle ; elle a regardé jusque dans le lit et inspecté les draps ! Plus tard, au tribunal, elle a déclaré : « Cette femme a causé la perte de mon fils, les draps étaient noirs, c'est une gitane, mais malheureusement nous ne nous en

sommes pas rendu compte. »

Le juge a dit : « J'espère que tout redeviendra blanc, il faut être patient. »

J'ai dit : « Vous dites, Madame, que la chouette était fille de boulanger, Madame, nous savons bien ce que nous sommes, nous ignorons le devenir. Dieu soit votre hôte, Madame^[9]. » Dehors, je lui ai montré mon cul.

Ainsi, je me suis noyée dans le ruisseau noir de mes draps... Divorcée, j'ai couru chez ma grand-mère. « Grand-mère, il faut que je parte, avant qu'ils ne trouvent mon cadavre », ai-je dit. Ma grand-mère a pris mon sein dans sa main, de l'autre main elle a pris son sein dans sa main et soupesé les deux. « Je ne comprends pas pourquoi les miens sont si mal en point », a-t-elle dit, puis elle a soupesé aussi les autres seins, « les miens sont plus mal en point que les tiens. Pars. Mais tu reviendras sûrement avant que je sois sale, tu me laveras. »

Ma voisine a fait ma valise, nous étions là avec ma grand-mère à pleurer en regardant par terre. Et elle m'a conté l'histoire de Madame Merde :

Il était une fois une femme qui avait, comme c'est le cas des femmes, un mari, et ces deux-là avaient une vache.

« Tu penses la vache.

— Non, c'est toi qui la penses.

— Je ne la panse pas.

— Moi non plus. » Elle dit alors : « Le premier qui parle, panse la vache. » Elle prit son tricot et s'en fut chez les voisins. Le mari est assis à la maison, silencieux. Arrivent alors des voleurs. L'homme ne dit rien. Les voleurs prirent les affaires, rasèrent la barbe et la moustache de l'homme, et partirent avec les affaires. Le soir arriva, la femme rentra, vit la pièce vide, l'homme imberbe, et dit : « Compère, qu'est-ce qui se passe ? »

Il dit : « Eh ! Eh ! tu as parlé, tu panseras la vache. » « Que ta vache t'assomme, compère », dit-elle ; elle mit ses souliers de fer pour la longue route et prit un bâton de fer, puis s'en fut à la poursuite des voleurs. Elle courut, courut, courut, se retourne soudain, voit qu'elle n'a parcouru que l'équivalent d'un grain d'orge. Elle voit alors de la lumière, un hôtel. À l'intérieur, trois hommes sont assis, ils mangent et boivent ; elle s'assoit, boit et mange avec les trois hommes, les trois hommes lui demandent : « Comment t'appelles-tu, nous le diras-tu ? » Elle dit : « Je m'appelle Merde. » Ils vont tous se coucher ; elle va sans bruit à la cuisine, mélange de la farine et de l'eau, verse ce mélange de farine et d'eau dans les longues bottes des trois hommes, et part. Dans la nuit, les trois hommes se lèvent de leurs lits, cherchent la femme dans le noir, appelant : « Merde, Merde, Merde ». L'hôtelier se réveilla, vit le mélange de farine et d'eau coulant des bottes. « Compères, vous avez chié sur mes tapis », dit-il, et frappa les trois hommes.

J'ai dit : « Grand-mère, j'y vais, le train m'attend. » Elle a dit : « Ce sont toujours les méchants qui gagnent à la fin. »

Je voulais m'habituer très lentement à l'Europe, alors j'ai fait le voyage en train ; je pars, mais je laisse tant de morts derrière moi, le sommeil d'un enfant

qui voit un bateau pour la première fois est léger, et le sommeil d'un petit garçon qui a été tué n'est plus. Pour lui, la cigarette, le soir, la rue, le chat ne sont plus. Il va courir en moi avec un cheval et peut-être, au matin, arriver au bord d'un fleuve.

Quant à moi, cadavre flottant, je suis arrivée dans un jardin vert. Ophélie noyée dans mon pays, revenue au monde en Allemagne, femme de ménage. Cheveux noirs et sacs en plastique blanc, cela suffisait. Personne n'a remarqué que j'avais été le cadavre d'un homme qui voulait et devait jouer Hamlet ! Je suis femme de ménage, l'Allemagne doit rester propre, j'ai fermé les yeux, compté jusqu'à 22 et dit : « J'ouvre les yeux et le premier prince que je verrai sera celui chez qui je travaillerai, 20 – 21 – 22. » Il y avait là un chien. Vêtements noir et blanc, dents lavées, cheveux courts, nez propre. J'ai suivi ce prince. Mon travail était facile. Le prince chiait dans la forêt, je lui courais après et mettais la merde dans un sac en plastique blanc que je rapportais à la maison, dans le salon du garde forestier. Monsieur le garde forestier disait : « Si un jour le prince n'est plus, les chiens ne vivent pas aussi longtemps que les hommes, j'aurai au moins un souvenir de lui. »

Dans la forêt, aucun loup ne m'a abordée, eux aussi travaillaient. Par une journée ensoleillée, j'ai remarqué quelque chose, je me suis dit : « Qu'est-ce qui se passe, la merde habituelle du prince n'est plus là. » Il manquait la merde. Je suis retournée au salon, munie d'un sac en plastique vide. Le garde forestier avait le téléphone à la main, et disait : « C'est la loi cruelle de la nature, j'étais à la chasse avec mon chien de sept ans, mon chien courait un petit chamois blessé, soudain un aigle a plongé du ciel, enfoncé ses serres dans le chien, et s'est envolé avec la proie. Moi qui suis garde champêtre, j'ai attrapé mon fusil, j'ai hésité mais n'ai pas tiré, les aigles sont protégés, il a pris sa nourriture, ai-je pensé ensuite », dit Monsieur le garde forestier au téléphone et chante en pleurant :

Maman ? Construit un petit nid sous le toit ?

Regarde ? Regarde ? Regarde ?

Oui, regarde, le curé a marié un petit couple,

Marie, marie, marie, oui, marie

Vois comme ces deux-là sont heureux.

Ils volettent, ils volettent.

Ah, Maman, j'aimerais être un petit d'hirondelle, si beau,

Ce serait si beau, ce serait si beau !

« Toi pouvoir partir », m'a-t-il dit. Je suis partie.

Je suis partie. Un cadavre vole dans le ciel tralala ciel cadavre eau cadavre tralala partout des assassins tralala en pantalon vert, chemisier rose, avec un sac en plastique, je me suis retrouvée dans l'Intercity.

Les beautés que j'ai vues depuis la fenêtre du train, je ne peux vous les décrire ici, je me suis endormie. J'ai été réveillée par un bruit, genre *birch birch birch*... Il faisait sombre, j'ai pensé, quelqu'un pète dans l'obscurité, mais c'était un homme, et il embrassait les genoux, posés sur des bas clairs, d'une dame noire et disait : « Nous allons bientôt sortir du tunnel, et tout ce

que je sais de vous, c'est que vous faites quatre-vingt-seize centimètres de tour de poitrine, vous m'avez donné des pensées pas sportives du tout. » Je l'ai regardé d'un œil, on aurait dit un serpent baillant sans arrêt, de l'eau coulait de sa bouche sur les bas de la dame noire et, près de ses genoux, de la bière coule d'une canette renversée. Un buveur de bière pète son amour sur les bas clairs. Mais les bas clairs répliquent : « Ne me touchez pas, j'ai le cancer, il ne faut pas toucher mon cancer. » L'homme à bière s'est mis à péter plus vite et a dit : « Vous mentez, je vous aime, je connais les femmes à cancer, vous n'êtes pas cancer, mais verseau, sûrement, vous êtes sexy. *Birch, birch*, et je suis un bouc. *Birch, birch*. » Je me suis rendormie, ai même rêvé : il y avait un long serpent, il courait le long du mur en direction d'un lavabo, à peine arrivé au lavabo, il fit *fflopp*, l'air s'échappa, le serpent devint aussi petit qu'un ongle. C'était un serpent en plastique, et il chantait :

La garde défile aujourd'hui
Toutes les filles en sont ravies,
Le capitaine regarde
Le capitaine regarde
Fièrement lève la tête
En direction des fenêtres
Et le lavabo chanta :
Ah si j'étais soldat,
Je serais un bon camarade.
Mais je ne suis que Monica
Et c'est affreusement dommage !
Alors j'ai enfermé mes souhaits
Au plus profond de mon cœur,
Mais mon galant, quand je serai grande,
Ne pourra qu'être lieutenant...
Et le serpent chantait : passe le temps, passe le temps,
Liesel a une longue robe et un galant...

Je m'éveillai. Nous avions passé le tunnel, je suis descendue dans une tour.
« J'y suis », ai-je dit.

« Nettoyage des escaliers tous les jours », ils ont dit.

J'avais le sac en plastique, j'ai pris un seau. Les escaliers. De longs, longs escaliers. Beaucoup de pieds. Des pieds qui montent, des pieds qui descendent. Une nuit, j'ai rêvé de deux pieds qui s'arrêtaient au genou. « Il y a quelqu'un dans la pièce, Dieu soit loué, je ne dors pas », me suis-je dit ; à cet instant ces pieds volent par-dessus le lit et redescendent sous forme de loup, je me suis levée et, avec un couteau, me suis fait une entaille au petit doigt afin de rester éveillée dans la nuit.

Un jour, le premier étage s'est fâché avec le cinquième. Derrière les portes, le premier étage chantait. Ceci : je suis d'humeur étrange, je pressens, je suppose. Il flotte dans l'air aujourd'hui quelque chose, un parfum très particulier, qui flotte dans l'air aujourd'hui.

Ce parfum particulier, qui flotte dans l'air aujourd'hui, était souvent là ! Je

peux vous dire pourquoi : ces gens des tours chiaient, la nuit, je pense, devant les portes. Le matin, les tas de merde étaient secs, il était facile de les mettre dans le seau ; devant certaines portes j'ai ramassé des œufs cassés. Encore tout mis dans le seau. Derrière les portes, j'entendais les gens chanter !

Une voix d'homme :

Je suis le fantôme de tes nuits,
Le doux fantôme de tes nuits,
Je te réveille quand tu dors,
Encore et encore, jusqu'à ce que tu m'appelles chéri,
Mais ne crains rien,
Tu n'es que découverte
Et une fois découverte
Tu es recouverte.

Puis une voix de femme a chanté – Ceci :

J'ai commandé un pot de fleurs pour toi,
Un pot de fleurs,
Et espère que ce pot de fleurs
Ce pot d' fleurs te plaira.

Je connus peu à peu les différents bruits de la tour : toilettes, télévisions, canaris, discussions sur les boudins blancs et boudins noirs, et *crac crac*. Ce *crac crac*, je l'ai même vu de mes yeux, c'était un homme. Je l'entendais craquer sans arrêt dans sa chambre, des doigts, du cou, des orteils, du dos. Puis il craqua souvent, aussi, de la queue. Mais une fois ce craquement ne marcha pas bien, il fallut l'emmener à l'hôpital, sa queue à la main dans l'escalier, comme une pastèque, car entre la peau et les nerfs craqués le sang coulait, ce qui la rendait si grosse. À l'hôpital, ils lui ont dit de ne plus jamais faire craquer sa queue, et ils l'ont soigné. Il a dit : « Mais je n'étais pas le seul à craquer, c'est une danse populaire, je l'ai bien vu à l'hôpital », a-t-il dit. Madame Köhler, par contre, je ne l'ai jamais vue. J'aurais bien aimé. Une fois, j'ai failli la voir. Devant sa porte, il y avait un homme en vert. Qui sonna et dit : « Il y a quelqu'un, Madame Köhler est là, la veuve Köhler est là ? » La femme a crié derrière la porte : « Quoi, veuve, non. » L'homme en vert a dit : « On parie que votre mari vient de tomber du huitième étage. » Madame Köhler a dit : « Je ne peux pas rire, j'ai les lèvres gercées. »

L'après-midi suivant, je voulais descendre des ordures à la poubelle. J'ai ouvert le couvercle de la poubelle, il y avait dedans une femme morte, la tête en bas, les jambes regardaient vers le ciel. Deux travailleurs immigrés passent devant, voient cela et disent, montrant la femme : « Regarde : standard. On aurait pu l'utiliser encore trente ans. » J'ai fermé la poubelle et pensé, je connais toutes les chansons de cette tour, il est temps de partir... Une fois tué dans son propre pays, on peut dormir partout, peu importe, je n'avais pas pensé la vache, je m'appelais Madame Merde, il me fallait un nouveau lit et des draps.

La brocanteuse, les draps.

68 ans, chez qui j'ai acheté le linge...

« J'ai connu 2 guerres. Ma fille, elle a chopé la syphilis

Les médecins ont dit

Quelle fasse des enfants, ça la guérira

Elle a maintenant 4 enfants, elle va bien – elle est mariée

En Hollande

À l'époque, les Grands

Nous ont pris nos enfants

Ceux qui avaient plus de 12 ans

Devaient travailler pendant la guerre

Et alors, de 1941 à 1945,

J'en ai perdu 2

Et ma fille aussi

Je me suis acheté des cachets

De bons cachets

Je ne veux plus connaître de guerre

Pour les draps, donnez-moi 3 marks, ça suffit ; ils sont lavés.

Vous n'êtes pas d'ici, mais vous êtes gentille, vous travaillez ici, chez nous. » J'ai dit : « Oui, je fais le ménage. » La brocanteuse a dit : « Voyons, faire le ménage. Vous êtes une belle femme, vous auriez aussi pu être comédienne au théâtre. » J'ai pensé – Pourquoi pas – Pourquoi pas. Les draps à la main, j'ai pensé à tous les autres morts qui jouent leurs rôles sur scène. Les méchants gagnent dans la vie, mais les morts peuvent faire leurs conneries sur scène. *Hamlet, Ophélie, Richard III, Nathan le Sage, Georg Heym, Catherine la muette, Woyzeck, le cheval, Danton, Robespierre, Mademoiselle Julie, Van Gogh, Artaud, Marie, Rimbaud, les fossoyeurs, tous les fous de Shakespeare, tous les messagers morts, les marins, Médée, César...*

La connerie, j'en ai suffisamment moi-même.

La scène est un seul urinoir pour hommes. César, l'urineur principal, donne une interview à trois journalistes : dit qu'il va se battre pour que cet urinoir pue moins qu'avant, et fait nettoyer les bols à pisser à Cléopâtre. Elle le fait, mais pour se venger, elle baise avec plusieurs hommes qui viennent pisser, et tous chopent des trichomonades – comme des limonades. Médée se bat pour que toutes les femmes puissent aussi avoir accès aux urinoirs des hommes, tout en caressant les couilles de Brutus. Rimbaud court avec une jambe de bois et marmonne : « Ô Monde ! – Et le chant clair des malheurs nouveaux. »

La télévision est allumée, les serpents en plastique regardent le foot à la télé. Ils portent des gants de boxe. Un serpent en plastique s'assied sur le manteau de fourrure d'une dame et dit, vous êtes si belle, Madame, vous êtes mon idéal, et la femme, qui tient son plein sac de courses à la main, dit : « Et toi – Tu me plêes bien aussi ! Toi ! Toi ! »

Le spectre du père d'Hamlet n'arrive pas à pisser et pleure et dit : « C'est la faute de la neige, si la neige n'était pas tombée sur les champs ennemis, je

n'aurais pas mangé mon camarade, sa cuisse est dans mes couilles et boit mon urine.» Puis la mère d'Hamlet chante – Il faut que Gertrude chante bien : « Papa, j'ai commandé un pot de fleurs pour toi, un pot de fleurs, et espère que ce pot de fleurs, ce pot d'fleurs te plaira. »

Georg Heym arrive, et le spectre du père d'Hamlet grimpe sur ses épaules, et Georg dit : « Je ne peux plus te porter, Papa, descends. »

Dans l'urinoir pour hommes, Ophélie essuie sur le sol la semence d'un employé onaniste, elle déverse la semence sur la robe bleue, fraîchement amidonnée, de la mère d'Hamlet.

Le fossoyeur fait son entrée et dit : « Je crois non seulement à la Troisième Guerre mondiale, mais aussi à la Quatrième », puis il rit et envoie Ophélie chercher de l'eau-de-vie.

Hamlet voit Ophélie s'éloigner ; il entre en scène avec les enfants de Médée, Horatio et les figurants, voit sa mère et sa robe bleue avec la semence, lui arrache la robe du corps et tire au pistolet dans la semence. Sa mère dit : « Ô Hamlet, tu as fendu ma robe en deux. » Hamlet dit : « Oh ! Rejetez la part mauvaise ; et vivez d'autant plus pure avec l'autre moitié. Bonne nuit^[10]. » Puis, avec Horatio et les figurants et les enfants de Médée, il occupe l'urinoir. Entrent Hitler et Eva Braun, qui disent aux figurants : « Si vous continuez ainsi, passez plutôt de l'autre côté, votre place est derrière le mur, et cette belle autoroute, même dans vos rêves, vous ne pourrez y accéder. Savez-vous ce que nous aurions fait de vous à notre époque ? Vos derrières auraient reçu quelque chose de beau », et il donne au prince, son chien, un bout de saucisse qu'il tire du sac à main d'Eva Braun. Et tous les serpents en plastique rient en play-back et disent : « J'adore Schalke^[11]. » Et le Gros chien dit : « Ne riez pas, ici, c'est moi qui décide qui est juif », et il mord Hamlet.

Les serpents chantent en chœur, Schalke, Schalke,

Il faudrait que la vie reste aussi belle qu'aujourd'hui – qu'elle reste ainsi
Pour l'éternité

Rien ne pourrait chasser le bonheur, il demeurerait
Dans la joie et la peine.

Hamlet dit : « Je suis mort, Horatio, misérable reine, adieu.

Et vous tous qui tremblez et pâlissez devant cette infortune, auditeurs et témoins muets de ce spectacle, eussé-je le temps (mais la mort, gendarme féroce, est inflexible dans ses arrêts), oh puissé-je vous dire... Mais ainsi soit-il. Horatio, je meurs ; toi, tu vis. Sois garant et de moi-même et de ma juste cause auprès de ceux qui douteront^[12]. »

Arrive Ophélie avec de l'eau-de-vie, Hamlet boit et s'assied sur ses genoux ! La mère dit : « Viens ici, mon cher Hamlet, assieds-toi près de moi. » Hamlet dit : « Non, bonne mère, un aimant plus puissant me requiert. S'étendre entre les cuisses d'une pucelle, c'est un rêve charmant^[13], tout en se disant opposé à une relation à deux et à la dépendance d'aimer. » Quand

Hamlet est près d'Ophélie, les enfants de Médée se font frapper par les serpents en plastique aux gants de boxe. La lumière s'éteint, entre Van Gogh, portant un chapeau sur lequel sont fixées douze bougies, il peint l'urinoir uniquement avec des couleurs noires ! Artaud arrive, est debout de profil, écrit : « Il n'y a pas de fantômes dans les tableaux de Van Gogh, pas de visions, pas d'hallucinations.

C'est de la vérité torride d'un soleil de deux heures de l'après-midi.

Un lent cauchemar génésique petit à petit élucidé, sans cauchemar et sans effet.

Mais la souffrance du pré-natal y est^[14]. »

Le chien d'Eva Braun mord les enfants de Médée et les figurants, Nathan le Sage entre en scène et dit qu'il est le pasteur de la paix nobélisé, qu'il faut laisser tranquilles les enfants de Médée et les figurants qui occupent l'urinoir.

Les serpents en plastique disent Schalke, Schalke, et téléphonent à un haut-fonctionnaire qui, dans sa chambre d'hôtel, contemple le cul d'une sœur d'Ophélie au soleil, en disant au téléphone : « Mordez, pour que soit satisfait le désir éveillé par l'exercice quotidien de la morsure. » Il dit à la sœur d'Ophélie : « Maintenant, habillez-vous, allez à la salle de bains, pensez que je suis Polonius, votre père. » Bonjour Schalke, ici Falke, mordre, répondez s'il vous plaît – puis sortez et revenez en Ophélie d'Amérique latine, et montrez-moi votre cul brûlé par le soleil latino-américain, tout en tartinant votre fond de teint sur mes couilles de gauche. » « Bonjour Schalke, ici Falke, mordre. » « Tartinez, lentement, Woyzeck, pardon, Ophélie, lentement... »

Les serpents en plastique mordent les enfants de Médée et les figurants, Hamlet est bourré et simule des orgasmes, Ophélie lui dit : « Hamlet, ne fais pas comme si – ne te donne pas ce mal, je sais que c'est à ton matin que tu as envie de penser, celui où tu imagines ta tombe – mais tu penses que tu dois passer devant la caisse d'épargne et aller acheter ton express à l'épicerie fine, parce que tu penses – pourquoi pas, si je peux me le permettre, puis tu veux appeler ta mère, parce qu'elle connaît quelqu'un qui connaît l'adresse d'un trois-pièces, et tu veux aller acheter ton fromage préféré avant le coup de fil à ta mère. » Hamlet réplique : « Ophélie, ma bien-aimée, ne vois-tu pas qu'on est en train de me torturer, les gouttes d'eau qui à intervalles tombent sur mon visage, mais c'est un supplice chinois, les Chinois sont là, les Chinois sont là. »

Ophélie dit : « Oui, ils sont là, mais ce n'est pas de l'eau, ce sont des gouttes de Coca-Cola. »

Hamlet dit : « La terre inconnue, dont aucun voyageur ne repasse les frontières, qui trouble la volonté. »

Les enfants de Médée et les figurants crient : « Aïïïe aïe, putain, avec quelle brutalité vous mordez. » Le prix Nobel de la paix Nathan le Sage se fait mordre, lui aussi, et le chien crie : « Je décide qui est juif, tous des juifs, tous des juifs. »

Arrive César, et le calme revient. César, l'homme le plus aimé, qui discerne la droite de la gauche, surgit avec sa jeune amante, elle doit rester derrière lui et souffrir, et quand les mâchoires de César se mettent à claquer, elle doit lui botter le cul pour que la mâchoire se remette en place et recommence à parler.

César dit : « C'est n'importe quoi, que les serpents en plastique s'assoient et fassent crac crac, que les figurants apprennent à dire assez bien leur peu de texte pour convaincre les serpents ; et toi, Hamlet, arrête avec tes orgasmes, tu n'es même pas vraiment politique, Hamlet, pars dès maintenant pour les urinoirs des pays du tiers-monde apprendre aux gens ce qu'est l'humanisme. »

Artaud veut étrangler la mère d'Hamlet, mais ne réussit qu'à faire tomber le pot de fleurs qui se casse : la mère d'Hamlet pleure. Hamlet l'enlace, chante : « Maman, il ne faut pas pleurer pour ton garçon, Maman, maintenant le destin va nous réunir. »

Cléopâtre nettoie l'urinoir à la Javel, et chante pour Hamlet :

« Ah, si tu étais resté à Düsseldorf !

Charmant play-boy, tu ne seras jamais un cow-boy !

Ah, si tu étais resté à Düsseldorf ! Ç'aurait mieux valu

Pour toi et pour moi, et pour Düsseldorf sur le Rhin ! »

Hamlet prépare son sac à dos, les serpents mordent un figurant, un petit garçon, à mort, la mère de Woyzeck apparaît en morte chantante, et narre ce conte :

« Il était une fois un pauvre enfant, il n'avait plus personne au monde.

L'enfant s'est mis en route

Et a cherché jour et nuit

Et comme il n'avait plus personne sur terre,

Il voulait aller au ciel,

Et la lune le regardait si gentiment,

Et quand il arriva sur la lune,

C'n' était qu'un morceau de bois pourri.

Et il est allé sur le soleil

Et quand il arriva sur le soleil...^[15] »

César fait jeter la mère de Woyzeck, qui chante, hors de cet urinoir pour hommes, et lui crie après :

« C'est un conte politique que je veux entendre ici, pas un conte dit politiquement... »

Les serpents en plastique aux gants de boxe veulent poursuivre la mère de Woyzeck, ils veulent tuer une fois de plus cette femme morte qui chante. César les rappelle : « Regardez d'abord la fin du foot. » César appelle Messaline à l'aide : « Fais quelque chose, fais quelque chose », dit-il. Messaline s'assied dans le téléviseur, avec un accent anglais, français, emprunté, elle raconte la suite du football, Schalke, avec un accent. Tous les serpents en plastique ont leurs orgasmes, et Messaline chante doucement :

« Que fais-tu,
Avec ton genou, cher Hans,
Avec ton genou, cher Hans,
Pendant la danse. »

Sartre arrive et dit : « Les cœurs des hommes sont noirs et pleins de merde. »

César leur dit à tous, en riant :

« Trouvez-moi bon – sinon je vous tue ! »

Et c'est la fin.

Je vous ai bien dit, j'ai autant de conneries que tous les morts. Alors j'ai couru, conneries à la main, draps dans la tête, pardon, le contraire, jusqu'au théâtre le plus proche.

« Je suis une belle femme, je peux aussi être comédienne dans ce théâtre », j'ai dit.

« Voici la cireuse, on cire la scène tous les jours, ils ont dit, non, voici la cireuse, ils ont dit, on scène la scène tous les jours, on cire la serre tous les jours, non, non, on serre la scène tous les jours... »

Voilà.

Traduit de l'allemand par Marie Gravey

